

# DÉTECTIVE

*Le grand hebdomadaire des faits-divers*

## Pour avoir tué son fiancé...



*...Marlyse Maye attend, dans sa cellule, le verdict des jurés de New-York.*

### DÉPENDANCE ?

Le Palais de Justice est fiévreux : Depuis longtemps on n'avait vu une pareille avalanche de scandales. La rubrique judiciaire que, chaque jour, une histoire sanglante alimentait, devenait monotone. Enfin voici une escroquerie grandiose, qui peut sans crainte se comparer aux mieux réussies et dont l'histoire, à coup sûr, gardera le souvenir et voici encore l'effondrement d'un homme public, de premier plan que ses « fantaisies » conduiront de la discrète Malmaison à l'asile reposant de la rue de la Santé.

On rassure l'opinion ; elle en a besoin ; elle manifeste un énerve-ment dont il faut prendre garde. On l'apaise, comme la bête à laquelle on jette un os : « La Justice fera tout son devoir » répète-t-on ; C'est bien : « Dont acte », comme disent les actes de procédure. Mais cela ne suffit pas à ceux qui sont plus exigeants.

On veut protéger l'épargne contre les escrocs qui la rançonnent. Ne s'y est-on pas pris trop tard ? L'« Affaire » a été signalée, il y a plusieurs mois ; des articles alarmants, ici où là, avaient paru... La section financière du Parquet de la Seine les a-t-ils ignorés ? Si cela est cette ignorance est grave, et s'il les a connus, son inaction est terriblement inquiétante.

Le temps a passé, d'autres dupes ont été faites... l'escroquerie s'est démesurément accrue... Et puis, brusquement, alerté par les bruits qui couraient de toutes parts, le Gouvernement s'est ému, et sur son ordre, la Justice s'est réveillée et a ouvert son Code poussiéreux.

La Magistrature est à la remorque. Elle aurait dû, seule, prendre une initiative. Elle paraît ignorer le principe de la séparation des pouvoirs ; on l'étonnerait beaucoup si on lui disait qu'elle est indépendante...

Il faut qu'on lui souffle son rôle, qu'on le lui dicte, qu'on le lui impose. Dans une affaire aussi importante que celle qui émeut tout le pays, les magistrats, visiblement, sont débordés. Eux qui devraient ordonner, ils implorent des directives.

Et l'autre histoire ?... Celle de l'ancien ministre, qui a signé un million de chèques sans provision et fabriqué une fausse traite... Elle aussi, elle est significative.

Il y a six mois que les plaintes s'amoncelaient au Parquet ; le délit était évident, indiscutable. Il ne s'agissait pas d'un chantage, mais de justes réclamations de créanciers escroqués....

Que faisait le Parquet ? rien... et puis des rumeurs ont circulé, des échos, et le scandale a éclaté, inévitable... Alors, le Procureur général, après une longue méditation, a demandé au Président du Sénat, la levée de l'immunité parlementaire...

Voici donc deux exemples : en eux-mêmes, ils importent peu. Ce qui importe, c'est la dépendance de la magistrature...

Où sont ces hommes fiers, d'autrefois, qui remplissaient leur mission sans défaillance ?... Les juges contemporains sont esclaves. Certes, ils ne se laissent pas corrompre par de l'argent, mais ils ne sont pas insensibles à l'argument d'une croix, d'une rosette, d'une présidence de Chambre... Et là est le mal.

Beaucoup en souffrent ; timide-ment, à quelques amis sûrs, ils font une confidence attristée.

Plus que jamais, on peut éprouver la terrible vérité du jugement sévère que portait sur la magistrature, il y a quelques années, son chef actuel. Mais on peut faire confiance à M. Louis Barthou : il a déjà commencé de se donner à soi-même un démenti.

Jeudi prochain

### Un dramatique Conte de Noël

par J. KESSEL

# LA LANTERNE SOURDE



### Les règles de l'ordre

Une cliente a adressé une plainte au bâtonnier : Un jeune avocat stagiaire, commis par le bureau d'assistance judiciaire pour plaider son divorce, s'est livré sur elle à des violences odieuses et c'est dans son bureau même, que le jeune maître a abusé de sa faiblesse.

Le bâtonnier désigne un rapporteur. Celui-ci convoque le coupable et d'un ton sévère :

— Vous vous êtes conduit comme un misérable... vous allez vous faire rayer du barreau...

L'avocat essuie une larme : il entrevoit son avenir brisé : il avoue sa faute.

Le membre du Conseil, terrible juge, veut des précisions : où s'est consommé le délit ?

— Sur le tapis, répond timidement l'inculpé...

— Vous êtes fou d'utiliser à cet usage un tapis.

— C'est que, hasarde le jeune avocat, je n'ai pas de divan dans mon bureau, parce que les règles de l'ordre me l'interdisent.

Le membre du Conseil, ne put se retenir de pouffer et la naïve réponse l'enchantait à ce point qu'il fit un rapport favorable à l'entrepreneur robin.



### Le baiser cinématographique et le divorce

Les raisons du divorce varient à l'infini. Le mari de la jolie star Bossie Green de Pittsburg a motivé sa demande de divorce par le fait que sa femme tournant un film donna à son partenaire, un baiser qui dura exactement une minute et 40 secondes.

Ce procès souleva à Hollywood des discussions animées.

Un journal interrogea à ce sujet la principale vedette de l'écran, Pola Negri, qui déclara : « Un baiser cinématographique doit durer autant que la situation l'exige... »

Très bien, mademoiselle ! Nous croyons d'ailleurs que la même règle devrait aussi s'appliquer en dehors du studio.

La principale chose est d'arranger la scène du baiser. Un baiser est toujours un spectacle agréable au public. Mais il ne doit pas durer trop longtemps pour ne pas affaiblir l'intérêt et ralentir l'action de la pièce elle-même...

Pola Negri trouve que le baiser peut durer une minute, pourvu que l'actrice sache le rendre intéressant.

Precella Dean avoua, qu'elle-même avait déjà éprouvé certains embarras, quand il lui fallait donner en scène des baisers trop prolongés.

« Cela n'a rien à faire d'ailleurs avec les sensations personnelles de l'artiste.

C'est montrer une incompréhension totale des intentions artistiques d'une actrice que d'être jaloux d'un baiser de film. »

Un régisseur déclara que dans certains vieux films, les baisers durèrent 5 minutes.

« Les spectateurs, dit-il, exigeaient autrefois plus de passion. »

« Un jour, le baiser cinématographique fut même la cause du retard d'un paquebot. »

On tournait la scène du départ. Le capitaine accorda à la Compagnie cinématographique un quart d'heure. Mais quand tout fut fini, le baiser d'adieu se prolongea tellement que les passagers se révoltèrent et le capitaine dut envoyer des matelots pour séparer les artistes.



### Le tarif judiciaire

Tous les jeudis, sur le coup de deux heures, on juge au tribunal de simple police, les étrangers qui n'ont pas fait régulariser dans le délai légal, leur carte d'identité.

Les débats se déroulent à toute vitesse, sans imprévu : tout y est réglé d'avance, même la peine.

Si l'étranger fait défaut, 5 francs d'amende. S'il est présent, 1 franc ; s'il est absent, mais représenté par un avocat, 1 franc ; s'il est absent, mais excusé par une lettre, 2 francs.

Ce petit tarif est charmant : mais peut-on dire, quand on le connaît, que la Justice est égale pour tous ? !...

## UNE Bonne Affaire

A partir d'aujourd'hui DÉTECTIVE tient à la disposition de ses abonnés une prime magnifique. Qui ne connaît la célèbre et passionnante collection des « Chefs-d'Œuvre des Romans d'Aventure » ?

Les ouvrages qui la composent, signés des noms les plus connus, les mieux aimés, ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques.

Nos abonnés trouveront, page 15, tous les titres des livres déjà parus dans cette collection. Il ne leur restera plus qu'à nous adresser la liste des volumes qu'ils auront choisis, en se conformant au tableau ci-dessous :

- 6 volumes différents pour l'abonnement d'un an ;
- 3 volumes différents pour l'abonnement de six mois ;
- 1 volume pour l'abonnement de trois mois.

Ils les recevront aussitôt à leur domicile (frais de port à leur charge).

ATTENTION ! Devant l'afflux des abonnements qui, chaque jour, nous parviennent, nous avons décidé de limiter à 5.000 le nombre des premiers abonnés qui pourront bénéficier de notre prime.

Que nos lecteurs se hâtent de remplir et de nous envoyer le bulletin d'abonnement détachable qu'ils trouveront page 15.

### La Sainte Trinité

Dans les villages corses terrorisés par les exploits des rois du maquis, les prêtres ont souvent été les plus énergiques défenseurs de l'ordre. Tel le légendaire curé du Fium'Orbo qui fait penser au frère Jean des Entonneurs de Rabelais. Arrivant dans une paroisse où la vendetta sévissait à l'état endémique il assembla ses ouailles, dans l'église et leur tint ce langage :

« Mes frères, mon plus ardent désir est de faire régner parmi vous la paix et la concorde. J'y parviendrai, n'en doutez pas grâce à la protection de la Très Sainte Trinité ! »

Saisissant un fusil qui était caché derrière un pilier il le posa sur l'autel :

— Voici le père, dit-il.

Puis, il chercha derrière une statue de Saint Roch et brandit un pistolet :

— Voici le Fils !

Enfin, fouillant dans les plis de sa soutane il en sortit un stylet de taille respectable.

— Et voilà le Saint-Esprit ! conclut-il.



### Les mesures radicales du communisme... chez les Esquimaux

Les bienfaits du régime soviétique s'étendent jusqu'aux régions polaires et les esquimaux sont, paraît-il touchés par la doctrine de Moscou.

Voici à ce sujet une petite histoire, rapportée par La Gazette Rouge de Léninegrad.

Dans le village Ouelem, aux bords du détroit de Béring, habitent 30 esquimaux, 110 Tchouktchi et 8 russes.

Le Soviet local vient de fêter avec une grande pompe l'anniversaire de la révolution.

Après la fête, le commissaire du Comité Révolutionnaire de Kamtchatka reçut le document suivant :

« Prière de nous donner l'autorisation d'étrangler notre vieille tante nommée Styngevut. Notre loi dit qu'il faut étrangler les vieux. Elle est malade, ne mange rien, ne travaille pas. Elle pleure tout le temps et prie d'exécuter la loi. Signé : Tchunicha Tennaa, Tenau Tenaugin, Tenalik, Saropouk. »

Le commissaire du comité révolutionnaire écrivit sur cette demande sa conclusion au crayon rouge : « Etrangez la vieille. »



### Un argument irrésistible

A la 3<sup>e</sup> Chambre M<sup>me</sup> Yvonne Netter, demande la remise d'un procès de contrefaçon artistique...

Le président Nunsch « tique ».

— L'affaire était fixée à aujourd'hui, ferme.

— Monsieur le Président, je déménage, il m'est impossible de plaider maintenant.

Le président s'inclina :

— Vous avez, Maître, des arguments irrésistibles.

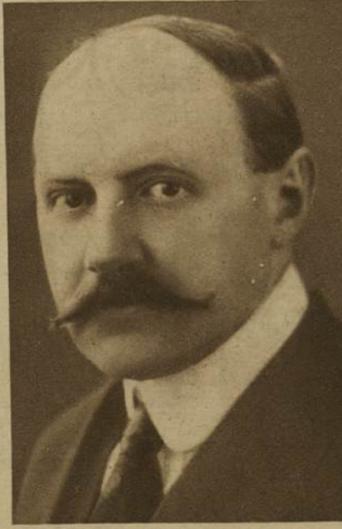
L'affaire fut renvoyée à quinzaine.

PASSE-PARTOUT.

## Quelques collaborateurs de DÉTECTIVE



ALBERT-JEAN



J. LUCAS-DUBRETON



Charles MÈRE

## Détective-Club

Détective est uniquement dévoué à l'intérêt général. DÉTECTIVE-CLUB sera au service de chacun de nos lecteurs.

Nous avons organisé Détective-Club pour permettre à nos amis de participer à la vie du journal. Nous leur offrons de les distraire, de les instruire et de les aider.

Voici les avantages exceptionnels dont bénéficieront les Amis du DÉTECTIVE-CLUB.

1<sup>o</sup> Une carte-valable pour un an leur sera délivrée. Les titulaires de cette carte bénéficieront d'une réduction de 50% sur le droit d'entrée aux conférences que nous organiserons ultérieurement.

2<sup>o</sup> Nous indiquerons périodiquement aux Amis de DÉTECTIVE-CLUB les meilleurs ouvrages susceptibles d'entrer dans leur bibliothèque et nous nous chargerons de les leur procurer.

3<sup>o</sup> Nous serons à leur disposition pour leur fournir tous les renseignements qu'ils pourront désirer, de quelque ordre que ce soit.

4<sup>o</sup> Des concours spéciaux seront réservés aux amis de DÉTECTIVE-CLUB, concours qui leur permettront de développer leur qualités de déduction, d'observation et de pénétration.

5<sup>o</sup> Une rubrique spéciale « La Petite Correspondance » à prix réduit leur sera également réservée.

6<sup>o</sup> Les Amis de DÉTECTIVE-CLUB bénéficieront d'une réduction de 20 % sur le prix des Petites annonces du journal.

7<sup>o</sup> Nous mettons à l'étude, à leur intention tout un programme de conférence, séances cinématographiques privées, etc. etc.

### CONDITIONS D'INSCRIPTION

Le grand nombre des réponses reçues nous permet déjà de réduire dans de fortes proportions le sacrifice que les premiers amis de Détective-Club avaient spontanément consenti pour nous permettre de créer en service spécial dont l'organisation est forcément coûteuse et compliquée. Nous pouvons d'ores et déjà ramener à 20 fr. le prix de la carte annuelle des « Amis du Détective-Club » carte donnant droit à tous les avantages que nous avons énumérés.

Pour les abonnés de Détective, avantages que nous avons énumérés.

Pour les abonnés de Détective, le prix de cette carte sera de 15 fr. seulement (cette somme étant perçue comme un supplément à l'abonnement).

Ceux de nos amis, qui nous ont écrit avant le 1<sup>er</sup> décembre paieront également leur carte 15 fr., même s'ils ne sont pas abonnés, bénéficiant ainsi de la gratuité de l'inscription que nous leur avons promise pour une période de 3 mois (s'ils ne désirent pas retirer leur carte ils bénéficieront jusqu'au 15 avril 1929 des mêmes avantages que les autres Amis du Détective-Club.

### AVIS IMPORTANT

Les communications que nous adresserons confidentiellement aux Amis du Détective-Club dans le corps du journal seront rédigées en langage chiffré. Les Amis du Détective-Club auront communication des chiffres lorsqu'ils retireront leur carte. « La Petite Correspondance » entre Amis du Détective-Club pourra être rédigée dans le même langage.

Prochainement nous donnerons les détails du Prix du DÉTECTIVE CLUB.

Jeudi prochain

### Si vous voulez devenir un bon détective...

(suite)

Page 12

### NOTRE GRAND REFERENDUM-CONCOURS

# 1 Franc DETECTIVE 16 pages

35, Rue Madame, Paris  
Téléphone : LITRÉ 32-11

George-Kessel

Directeur-Rédacteur en Chef

**Nos grands reportages**

## Avec la brigade mobile à la poursuite des "bouchers" de Valensole

(De notre envoyé spécial)

A police marseillaise s'illustre depuis quelque temps : après l'horrible Rey pris en deux semaines, après la bande de la Bourse retrouvée en quarante-huit heures, voici les lamentables « bouchers » de Valensole identifiés en une nuit et garrottés deux jours après.

Ce chef-d'œuvre policier est dû à deux as de la brigade mobile de Marseille Guibbal, commissaire et Sèbeille, principal, et à la diligence des gendarmes de quatre départements : Basses-Alpes, Gard, Vaucluse et Bouches-du-Rhône.

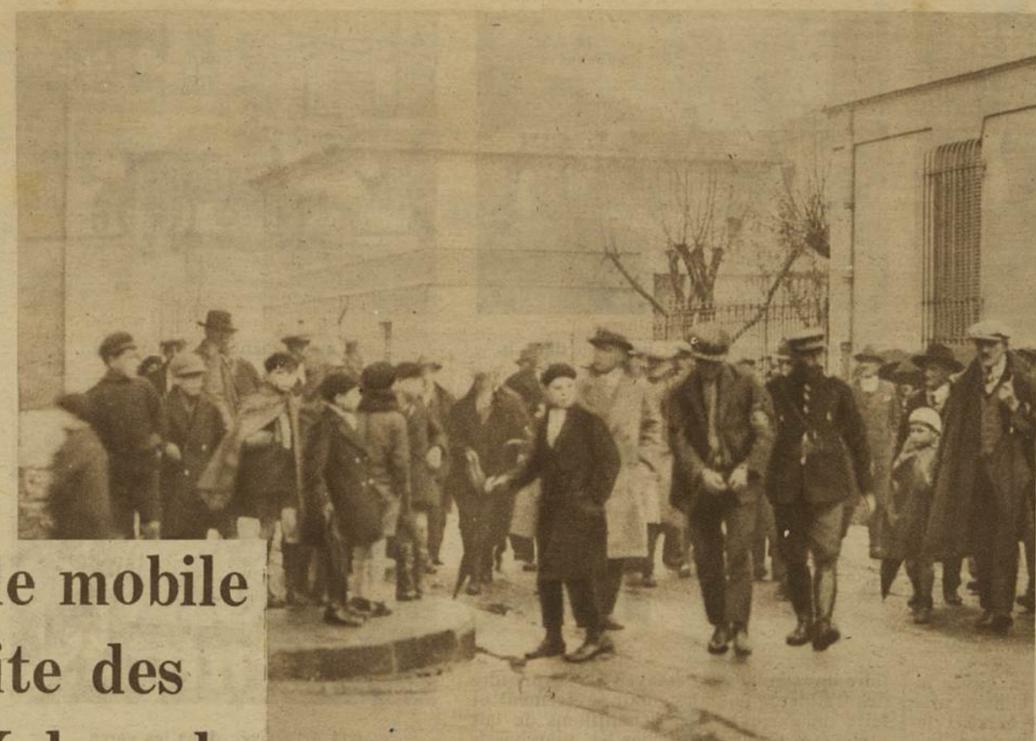


Le commissaire Guibbal s'entretient avec les inspecteurs de la brigade mobile.

Braves pandores qu'on ne croyait bons qu'à dresser des contraventions aux ivrognes et aux chauffeurs et qui ont su retrouver Jules Ughetto et Joseph Witkowski parmi les milliers de vagabonds qui vont de la grange où ils dorment, à l'usine où ils travaillent parfois et au bistrot, du beuglant, au mauvais lieu qu'ils ne quittent guère.

Personne n'ignore plus comment a été découvert le crime de la ferme des Courrellys. La métairie est pauvre, perdue au bord d'un plateau planté d'amandiers, on n'y parvient que par des sentiers, à travers champs.

Ughetto y a travaillé l'an passé, deux fois huit jours, après les récoltes. Entre temps il a erré et commis quelques chaparderies, si bien qu'il y a dans le pays quelques personnes qui connaissent son nom ou l'un de



Ughetto, les menottes aux poignets, est conduit au milieu de la foule hostile, vers la maison d'arrêt.

ses surnoms : car il s'appelle tour à tour Ughetto, Hugues, Hugon, Jules, Alexandre, Huguette ou Julot.

En dernier lieu il travaille à la Grande Combe, en Vaucluse, aux mines de charbon. Parfois il se rend à Lauris chez son père nourricier qui n'aime guère revoir cet adolescent singulier. Un jour, au café, il fait connaissance de Witkowski. De ce gamin, on ne sait que ceci : il a quitté sa Pologne natale tout petit, il a travaillé à Charleville dans une usine, il a promené on ne sait par où sa tignasse blonde, ses épaules sournoises et son regard chafoin.

Il est faible. Il aussi vicieux. Ughetto se prend d'amitié pour le petit Joseph. Ils ne se quittent plus, dorment ensemble et le plus vieux, le plus costaud protège « son gosse », lui paie à boire, à fumer, l'entraîne dans ses débauches.

Un beau jour, plus le sou et le gamin devient exigeant comme une femme : — « Trouve de l'argent, Grand, ou je ne reste plus avec toi... »

— « Où veux-tu que j'en trouve ? » — Faisons un coup, suggère le petit, je t'aiderai... »

Et les voilà qui prennent le train pour Manosque et qui achètent un revolver, une arme de taille, calibre 7 mm. 65 et une boîte de balles.

De Manosque à Valensole, il y a un autocar. De Valensole à la ferme des Courrellys où Ughetto sait qu'il y a un peu d'argent, deux enfants, une femme, un domestique à demi-impotent et seul, le maître Adrien Richaud qui soit capable de se défendre, quatre ou cinq kilomètres de mauvaise route et de petits chemins.

Ils arrivent le dimanche soir, à la nuit, après le dîner.

— Tiens voilà Julot !  
— Bonsoir patron.  
— Qu'est-ce qui t'amène !  
— Je suis dans le pays. Je cherche du travail... En attendant vous me donnerez bien à coucher ?  
— Avec plaisir. Veux-tu manger d'abord ?  
— Pas la peine, c'est fait...  
Witkowski cependant est caché dans le jardin.

— Alors au lit, mon gars ! Je vais t'égailler une botte de paille sous la grange, près des bêtes. Tu n'auras pas froid.

Le pauvre paysan prend sa lanterne, contourne sa ferme avec le vagabond, monte par une échelle à son grenier à fourrages, se charge d'une belle botte de paille d'orge, redescend.

Ughetto l'attrape au pied, Witkowski lui saute à la gorge... Mais il est dur le vieux, il résiste... Une balle dans la tête... C'est fait. Une bâche recouvre le corps.

Voici les assassins dans la ferme :  
— On a tiré un coup de fusil — dit la mère Richaud, toute pâle.  
— Où est Papa ? demande un des petits.

Pas de réponse ou plutôt, à bout portant quatre balles : la mère tombe. L'enfant Clément saisit une chaise et se jette sur le bandit.

— Jules !... Jules !... T'as tué Maman !... Mais Jules lui arrache la chaise et la lui brise sur la tête.

Trois morts.  
Le tout petit Roger, hurle dans un coin. Le domestique Amandric est aux prises avec Witkowski.

— Tiens gosse, voilà le « pétard » — fait Ughetto qui tend l'arme à Witkowski.  
Et le « gosse » tire à son tour : Amandric a le crâne éclaté. Quatre morts. Le bébé hurle et s'étrangle.

— Il en a trop vu, le moutard — grogne Ughetto... Il prend une autre chaise et cogne, sur la tête : la cervelle coule. Cinq morts.

Witkowski prend un pavé et achève la besogne. Tout corps étendu qui a un sur-saut d'agonie à la tête pilée...

Puis c'est la fuite, Ughetto portant Witkowski sur la bicyclette d'Amandric qu'ils

volent, après avoir pris les économies et les pièces d'or et d'argent dans un coffre et fait un retour vers le cadavre du père Richaud pour lui dérober son portefeuille et ses papiers dans sa poche.

Il faut avoir vu les cinq cadavres étendus sur l'aire, cinq jours plus tard, quand on eut découvert le crime, pour juger de la furie des monstres. Seuls le médecin légiste et un courageux reporter photographe de Marseille ne détournèrent pas la tête.

Cependant le commissaire Guibbal serait les poings comme si de retrouver les fauves, il eut fait la satisfaction d'une vengeance personnelle.

Une heure après, il avait interrogé les paysans des environs : il possédait un signalement de Witkowski parce que le bandit avait heurté l'huis d'une ferme pour demander un crouton de pain et du travail ; il possédait, parmi les noms d'une dizaine de valets de moissons et de vagabonds de batterie qui étaient passés depuis un an aux Courrellys, le nom de Ughetto.

Avec ses trois inspecteurs il sauta dans son auto et courut à Volx où il sentait que les gredins étaient passés. Il coucha dans le bureau de poste, près du téléphone. Au matin, deux mille gendarmes commençaient d'arrêter tous les rôdeurs, à tous les carrefours.

Pour son petit déjeuner le commissaire apprit encore ceci : les bandits étaient passés cinq jours avant, ils avaient changé de l'or au café et couché dans une grange. L'inspecteur Lebeille y retrouva les papiers du père Richaud. Une jeune fille avait vu passer Ughetto et l'autre.

A midi, le signalement qu'on distribuait aux gendarmes, à cent kilomètres à la ronde, était déjà plus détaillé et les policiers suivaient leur proie de gare en gare, de boutique en boutique, de café en café.

Mais avec cinq jours de handicap... C'est alors que Guibbal se souvint du vieux postulat de géométrie policière : — Cherchez la femme.

Un quart d'heure de réflexion lui suffit pour sentir qu'il n'y en avait pas.

— Alors cherchons les femmes... Guibbal sait que les grands assassins ne quittent leurs victimes refroidies que pour des carresses et du sentiment à bon marché.

Leteille et l'inspecteur Raoux firent la tournée des mauvais lieux et des beuglants, partout où leurs gaillards étaient passés. De Volx à Manosque et d'Apt à Cavailhon. Pas une fille n'avait reçu les misérables.

— Vous devez commencer à comprendre, patron, dit Raoux à Guibbal.

— Evidemment — répondit l'autre. Et, de nouveau le téléphone et les manipulateurs télégraphiques crépitaient. Mais alors les gendarmes ne possédèrent plus seulement que deux signalements : « cheveux blonds », « nez camus », « paraît âgé de 18 ans... » qui demeurent difficiles à exploiter quelque soient les ressources de l'anthropométrie : ils détenaient en outre un étrange détail, une particularité surprenante : séparément les assassins n'étaient que deux voyous banals, ensemble, ils constituaient un couple ignoble, leurs mœurs éclataient sur leur physionomie et dans leur allure. On ne pouvait s'y tromper.

Les déductions des détectives les conduisirent à déjeuner. Ils furent joyeux : toutes préoccupations cessantes, Guibbal contait des histoires marseillaises, Sèbeille relatait aux journalistes comment des apaches faillirent rendre veuve Mme Sèbeille et comment il s'expose chaque jour à recevoir la légion d'honneur à titre posthume, Raoux souriait à la servante.

Au café, on apporte un télégramme : « Gendarmes La Grand'Combe à commissaire Guibbal — Tenons votre disposition deux individus — répondant signalement transmis — détail particulier vérifié. — Plus grand détenteur papiers au nom de Ughetto ».

— C'est parfait — dit Guibbal. Il but son café et un verre de marc puis télégraphia phia :

« Commissaire Guibbal à gendarmes La Grand'Combe. — Séparez-les. — Gardez à vue. — N'interrogez pas — J'arrive ».

Il saisit Ughetto par les cheveux et le renversa à ses pieds. Le bandit hurla : — J'avoue !... C'est moi !... Ne me faites pas de mal !...

Le petit Polonais se mit à pleurnicher. — Ne me faites pas de mal !... C'est lui qui a tout fait...

Tel est le crime, le quintuple assassinat de Valensole. Telle est l'infatigable habileté des policiers de Marseille.

A quoi bon savoir maintenant que les habitants de Valensole ont voulu massacrer les sanglants voyous lorsqu'on les a amenés aux Courrellys reproduire les gestes de la tuerie ?

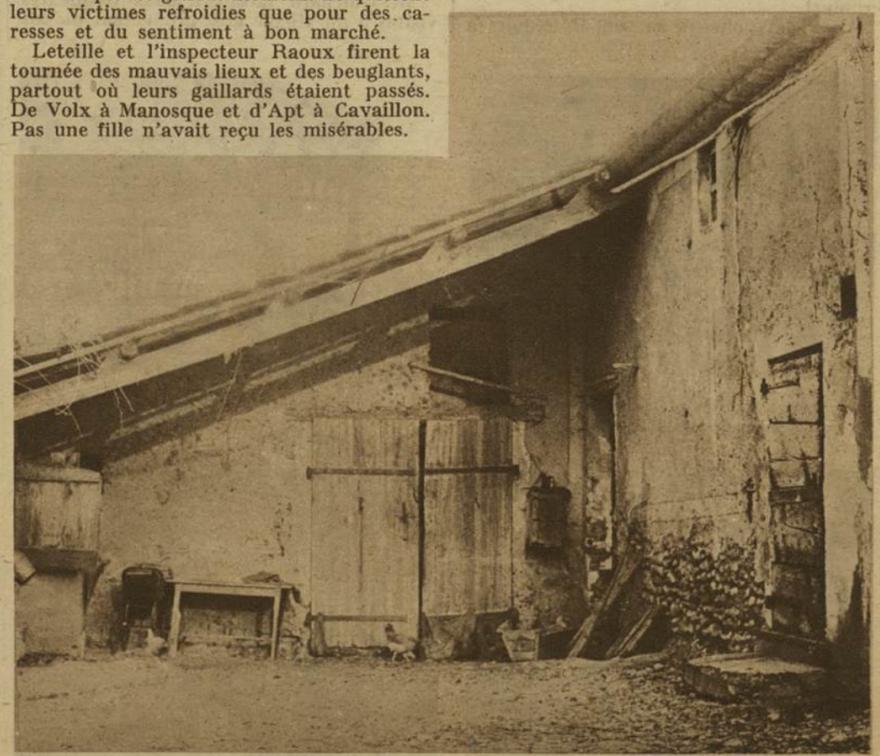
Le commissaire Guibbal alors exigea des gendarmes et des goliards qu'il ne fut fait aucun mal aux deux assassins.

— Pas de « passage à tabac », pas de sévices, qu'on les garde intacts pour Deibler. Nourrissez-les... Ne les laissez pas périr de froid dans leurs cellules... »

A quoi bon songer à la guillotine dont le couperet dans quelques mois, un matin, tombera peut être trois fois : un coup pour Ughetto, un coup pour Witkowski, un coup pour un parricide qu'on garde près d'eux à la prison de Digne ?

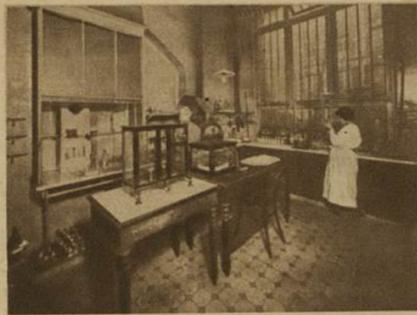
A quoi bon songer qu'à Lauris pays natal de Jules Ughetto, il y aura plus pitoyable que toutes ses pareilles, une fille-mère, dans quelques semaines et que l'enfant qu'elle mettra au monde sera le fils d'un assassin ?

Max BIHAN



La ferme des Courrellys. A gauche, la table sur laquelle a été effectuée l'autopsie des corps des victimes.

(Photos Mougins)



Le lait suspect est analysé au laboratoire.



Les prélèvements ont lieu, soit dans la boutique du crémier...



...soit au moment de la livraison...



...dans les cruchons en fer...

### Les dessous pittoresques et criminels de la vie chère

## La guerre du Lait

**N**OUBLESSÉ du lait ! Il est, avec le pain, sans doute, l'aliment primitif, le plus précieux et le plus nécessaire à l'homme. Indispensable à l'enfant, souvent au vieillard, ses qualités élèvent et prolongent nos pauvres organes tourmentés.

Aussi est-il l'objet de toutes les convoitises, de toutes les surenchères, de tous les abus.

On connaît la lutte engagée depuis longtemps par la préfecture de police de Paris contre les trafiquants du lait. La capitale en consomme une quantité énorme : 1 million de litres par jour. C'est toute une vaste région qui travaille à acheminer vers la Seine, les cruchons de fer innombrables, c'est-à-dire que c'est toute une organisation qui s'efforce de retirer de ce commerce le plus grand profit.

Contre ces abus, le Préfet de police, M. Chiappe, a fait soutenir un combat sur deux fronts. Sur le front de la fraude et sur le front de la hausse illicite.

#### La Fraude

Autrefois, à l'époque du déluge, avant la guerre, les laitiers simplistes "mouillaient" leur lait. C'est-à-dire qu'ils finissaient de remplir leurs cruchons avec de la belle et bonne eau. Aussi bien le service de la répression était-il armé d'une façon aussi primitive.

Aujourd'hui, il est très rare que les laitiers recourent à ce moyen de diminuer leurs frais de revient et d'augmenter leur prix de vente. Ils préfèrent fabriquer du petit lait, d'écruer le lait pour fabriquer du beurre et mélanger ce petit lait au lait mis en vente.

Les laitiers appellent cela la "combine", le "petit profit" la Justice, un délit grave, presque un crime. Diminuer la valeur nutritive du lait, voire le falsifier peut être un simple assassinat puisqu'il est l'aliment parfois exclusif des nourrissons et des malades. Mais sur ce point l'inconscience des marchands semble illimitée. Aussi leur lutte quotidienne avec les agents de la répression est-elle âpre et sans merci.

Entre le pis de la vache et le bol du consommateur, le lait, d'habitude, passe par trois intermédiaires : Le producteur, le grossiste, laiteries centrales qui rafient le lait dans les fermes, le détaillant, le crémier. On voit combien d'occasions a le fraudeur d'apparaître, quelle impossible surveillance il faudrait exercer pour empêcher le trafic criminel.

Aussi, les policiers en sont-ils réduits à

faire des sondages, à essayer de surprendre des fraudeurs pour les punir sévèrement et faire un exemple. Des échantillons de lait prélevés à l'improviste chez les marchands sont envoyés au laboratoire des fraudes, dirigé par M. Lavayssée ou on détermine rapidement la qualité du lait. Pourtant, même si on découvre la falsification, l'action de la police n'est pas facile. Qui incriminer, qui accuser ? Le dépositaire chez qui le lait a été ainsi saisi proteste d'ordinaire de sa bonne foi et affirme qu'il a reçu en confiance le lait tel qu'il l'a vendu. Il faut donc remonter jusqu'à l'intermédiaire précédent qui nie lui aussi. C'est donc par une série de saisies faites dans les divers stades du voyage du lait que les agents peuvent circonscrire la fraude et finalement la fixer.

Le paysan, le valet de ferme trait la vache et brusquement des hommes à moustache apparaissent dans l'étable, prélèvent du lait encore tiède dans le seau.

A peine mis en cruche le lait part dans des charrettes vers les entrepôts. C'est alors du coin des chemins que les policiers surgissent, soulèvent les couvercles, remplissent encore leurs petits flacons officiels.

Le lait arrive dans les grands centres d'entrepôt, dans les usines où il est emmagasiné, travaillé, stérilisé, distribué. A tout instant, à l'improviste, des chapeaux melons interviennent entre les casquettes des ouvriers, se penchent sur les cuves et les baquets.

Des camions emportent les cruchons vers la barrière, vers Paris, vers les quartiers populaires. En cours de route, à l'octroi, devant la boutique même les agents de la répression, les arrêtent, prélèvent, prélèvent toujours.

Quant au crémier, il est surveillé, guetté, surpris. Et c'est ainsi que la conviction de la police peut être établie. Si le lait était pur au départ de la ferme et falsifié au sortir de la laiterie en gros, ce sont les usiniers qui sont les coupables. S'il était sain au départ de l'usine et falsifié à l'arrivée à la crémérie c'est en cours de route qu'on a trafiqué.

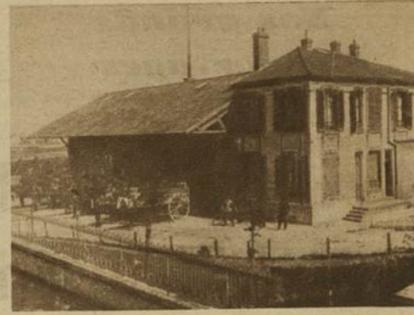
#### La guérilla du lait

Dans cette guérilla impitoyable, où les délinquants aussi ont des moyens de défense, les épisodes pittoresques ne manquent pas. Un familier de M. Guichard, directeur de la police municipale et grand traqueur de fraudeurs, nous en a contés quelques-uns.

M. Guichard faisait d'assez fréquentes visites à un village gros producteur de lait



...soit à l'arrivée dans les gares



et dans les entrepôts.

et ou il était à peu près sûr qu'on trafiquait. Or, il n'arrivait jamais à surprendre les fraudeurs, en flagrant délit. Il finit par remarquer que son arrivée dans le pays était généralement précédée par une éclatante sonnerie de clairon. On lui en donna une explication toute municipale et naturelle. Il finit pourtant par savoir qu'un guetteur signalait de cette tumultueuse façon son apparition sur la route et permettait aux trafiquants de faire disparaître les corps du délit. Et savez-vous qu'elle était la sonnerie révélatrice ! C'était "La casquette du père Bugeaud".

Une autre fois il s'aperçut que sur tous les volets des fenêtres d'un village était inscrit à la craie le numéro de son habituelle automobile. Le premier paysan qui repérait l'auto redoutable pouvait ainsi alerter les usiniers.

Un jour encore, M. Guichard apprit avec étonnement qu'un entrepositaire expédiait plus de lait qu'il n'en recevait. C'est-à-dire que de toute évidence il augmentait avec de l'eau ou du petit lait le volume de ses achats. Et pourtant ses écritures étaient en ordre. M. Guichard finit par s'émouvoir du nom répété d'un certain Lecompte qui sur les livres de comptabilité qu'il examinait était porté comme un gros fournisseur.

— Je vais aller le voir, déclara le policier.

L'usinier s'effondra et avoua que M. Lecompte était un personnage fictif. C'était sous son nom qu'"entraient" dans l'entrepôt les litres d'eau et de petit lait qui augmentaient la vente et les bénéfices. Et le nom trouvé pour ce producteur fantomatique était magnifique. Monsieur Lecompte. Ne faisait-il pas en effet ce qui aurait manqué sans sa création à la comptabilité du trafiquant, le compte.

Enfin une dernière fois, comme il s'approchait d'un "centre" suspect, M. Guichard s'aperçut qu'il était signalé, qu'à chaque tournant de la route des guetteurs disparaissaient à son approche. Il comprit que s'il arrivait normalement par les chemins, il laisserait aux fraudeurs le temps de camoufler leur fabrication. C'est alors qu'il arriva devant une sorte de rivière, large, mais peu profonde et qui, plus loin, traversait l'usine. Sans hésiter le policier ordonna à son chauffeur de faire entrer l'auto dans la rivière, de suivre le lit de gravier, cependant que l'eau atteignait les marchepieds. Et il apparut ainsi soudainement aux trafiquants stupéfaits, au milieu de l'usine, au fil de l'eau.

On le voit, la lutte entre les trafiquants infatigables et les agents obstinés n'est pas sans âpreté. Une autre est engagée, sur le terrain économique, pour la hausse, contre la hausse, non moins ardente si elle est plus politique.

#### La hausse illicite

Les requins du lait sont évidemment les gros entrepositaires. Groupés en un vaste groupement les *Fermiers Réunis*, ils ont monopolisé à peu près la distribution du lait à Paris et l'installation de ce qu'on appelle le bassin laitier de Paris qui s'étend jusqu'aux fins fonds de la Normandie, jusque dans la Sarthe, l'Yonne, l'Aube, les Ardennes leur

appartient. Sauf dans les rares cas où les gros producteurs font parvenir directement le lait à la ville ou le cas de quelques sociétés qui ont des succursales de vente à Paris, le lait passe de la vacherie à l'usine, de l'usine au détaillant. Les frais sont considérables, évidemment, mais c'est pourtant à l'usine même pour les bénéficiaires personnels des gros trafiquants que le saut du prix de revient devient impressionnant. Moins que le producteur qui devrait pourtant en décider, selon que la saison est favorable, les vaches fécondes, les frais généraux différents, c'est l'usinier qui règle la hausse, le plus souvent à sa fantaisie. C'est contre cet abus que les policiers et spécialement M. Chiappe, préfet de police, a engagé une lutte sans répit qui, ces derniers temps, a atteint une violence remarquable.

Certes il existe une commission du lait à la préfecture, qui en principe fixe le prix du détail, en discute avec les marchands, impose son *velo* à une hausse si elle la juge injustifiée. En réalité ses pouvoirs sont en partie illusoire puisqu'il arrive (un exemple récent l'a montré) que les puissances du lait passent outre les objections de la commission et imposent une hausse aux détaillants.

La Commission a pu établir que les frais généraux et le bénéfice normal qui doivent revenir au commerce de gros et au commerce de détail étaient environ de 0 fr. 65.

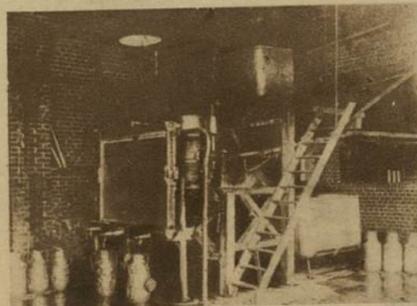
Sur cette base le lait a été porté de 1 fr. 40 à 1 fr. 50 puis à 1 fr. 60 en octobre dernier. Quelques temps après les laiteries en gros demandèrent une nouvelle augmentation. La Commission estimant qu'il n'y avait pas de motifs la refusa. Négligeant son *velo*, les laitiers en gros imposèrent sur le marché de détail le prix de 1 fr. 75.

Cette fois, M. Chiappe s'émut et demanda à la justice de s'occuper de l'affaire. Une information pour hausse illicite a été ouverte et de nombreuses inculpations lancées.

En effet, puisque le total des frais et des bénéfices étant de 0 fr. 65 par litre, les laitiers en gros auraient du payer au producteur 1 fr. 10. Or ils ne payaient le lait que 0 fr. 70 cet été et on est certain qu'ils ne paient pas à l'heure actuelle 0 fr. 40 de plus. Tout ceci entendu en moyenne, bien entendu.

L'affaire en est là. Qui triomphera, de l'énergie du préfet de police ou de la sournoise inertie des requins du lait. Soutenus par les coopératives, par les Fermiers réunis, les délinquants, les condamnés n'en reprennent pas moins leurs coupables manœuvres. Mais c'est une œuvre de salubrité publique que M. Chiappe a entreprise et il en viendra à bout. *Détective* qui se devait de révéler quelques-uns des dessous de cette fructueuse mais criminelle industrie l'y aidera.

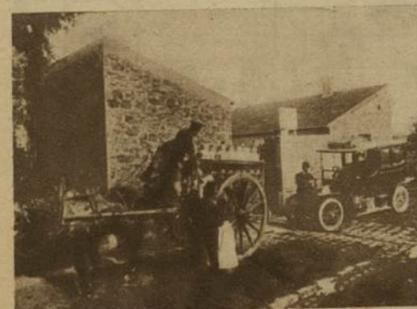
Paul BRINGUIER.



On opère aussi des prélèvements dans les bacs de pasteurisation.



et à l'arrivée du lait dans les centres de ramassage.



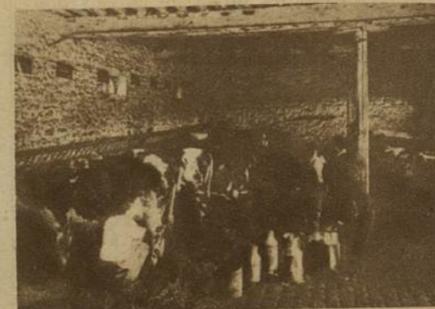
Des vérifications ont lieu au départ de la ferme...



en cours de route pour le dépôt de ramassage



et même au moment de la traite des vaches



...chez le producteur.

# Ce que nous révèle le prince de Bourbon petit-fils de Louis XVII



Louis de Bourbon

Il y a quatre jours... le ciel triste pesait sur le silence des banlieues. C'était au delà d'Argenteuil. Un pas résonnait parfois dans une rue vide frappée de mort provinciale. De longs murs verdés d'humidité laissaient voir le sommet de villas frileuses et d'arbres noirs. Un chien passa.

Je sonnai à une grille sombre proche d'une maison rougeâtre dans le goût Louis XIII. L'écho de la sonnerie s'attarda dans le jardin figé. Puis le sable grinça. Un judas s'entrouvrit.

— Le prince est-il là ? demandai-je à l'œil qui me regardait. La grille s'entrebailla. Je gagnai le perron de la villa, puis on poussa devant moi une porte dont le léger gémissement s'étouffa dans une lourde tenture. Au fond d'un petit salon orné de miniatures et d'estampes, il y avait un sexagénaire robuste, debout, les doigts appuyés sur le rebord cuiré d'un bureau de Boule. Son immobilité était étrange et presque oppressante. Ses yeux ne semblaient pas me voir.

Ainsi m'apparut « Louis, prince de Bourbon, petit-fils de Louis XVII, dernier roi légitime de France ». Louis, prince de Bourbon est aveugle.

En cette minute j'évoquai la ténébreuse affaire du Temple, l'enfance torturée du Dauphin, son agonie dans sa geôle sinistre, le masque du savior Simon, tout ce roman révolutionnaire sur quoi s'allonge l'ombre rouge de la guillotine. Mais tout cela ne devait plus être que fables mystérieuses puisque cet homme est le petit-fils du Dauphin, de Louis XVII que l'on fit évader du Temple et qui mourut à Delft en Hollande et qui y est encore enterré sous cette épitaphe :

Ici Repose  
Louis XVII  
Charles-Louis, duc de Normandie,  
Roi de France et de Navarre,  
Né à Versailles, le 27 mars 1785,  
Décédé à Delft le 10 août 1845.

J'écoutais parler le petit-fils de ce mort. Il le faisait d'une voix posée, avec un léger accent étranger. Sa tête légèrement renversée, ses yeux se fixaient dans le vide où s'éveillaient toute une cohorte de fantômes. Dehors, la brume du crépuscule commençait de diluer les arbres nus.

La vie de mon illustre grand-père, disait-il, fut longtemps la plus mystérieuse affaire de l'histoire contemporaine. Mais à force de chercher j'ai pu découvrir peu à peu des documents enfouis dans les archives de bien des cours et même celles du Vatican. Je les ai consultés grâce aux yeux de ma fille, photographiés, mis en lieu sûr. Maintenant je possède la vérité. Toute la vie persécutée de ce Naundorff qui est Louis XVII, tout l'ostacisme dans lequel on a tenu son fils qui est mon père proviennent de cela : la connaissance du secret de Louis XVII a toujours été un moyen de chantage. Au déclin de la Révolution, sous l'Empire et la Restauration, l'annonce officielle que Louis XVII n'était pas mort aurait détruit bien des rêves d'hégémonie. Et c'est pourquoi beaucoup de ceux qui détenaient ce secret ont toujours péri : le duc de Berry, Hoche, le duc d'Enghien, Joséphine de Beauharnais dont la fin brutale n'a jamais été expliquée. D'autres comme Talleyrand, Fouché, Cambacérés se sont servis de ce moyen de pression pour réaliser leurs ambitions...

D'une main tâtonnante il feuilletait des papiers.

— Qui a fait évader Louis XVII du Temple ? On a dit Barras. Le certain est que mon grand-

père a été emporté chez la veuve d'un garde suisse puis de là en Suisse même où il passa une grande partie de son enfance. L'acte de décès du Dauphin que l'on rédigea pour apaiser les craintes de la Convention est entaché de telles illégalités que depuis longtemps on n'y attache plus aucune espèce de valeur historique. Je passe d'une part sur le manque d'explications qui a toujours contribué à épaissir le mystère de la mort du Dauphin telle que la conte l'Histoire et d'autre part sur toutes les estampes, médailles, colifichets qui se fabriquaient alors et qui portent des symboles fort clairs quant à l'évasion de Louis XVII, mon grand-père. J'en arrive à ceci que ce fut un émigré caché sous le nom de Montmorin ou Le Seigneur et dont j'ai retrouvé le pedigree qui eut ensuite la garde de l'enfant, le fit voyager et prépara toutes ces intelligences qui plus tard devaient se révéler à mon grand-père en divers pays. C'est lui qui le fit engager en Allemagne dans le corps d'armée du major Shilt. Montmorin s'y engagea avec lui. Il fut tué en Westphalie. Mon grand-père blessé dans le même combat fut emprisonné à l'hôpital. Mais il réussit à s'évader grâce à la complicité d'un descendant de cette famille suisse qui l'avait déjà recueilli et qui le reconnut. Il alla encore en Suisse puis en Allemagne où un major, le major Naundorff



La tombe de Louis XVII en Hollande.

de Weimar lui fit remettre mystérieusement un passeport au nom de Naundorff : en fait ce Naundorff était un mari infortuné qui par ce moyen voulait écarter mon grand-père dont le charme avait troublé son épouse.

C'est à partir de ce moment qu'une puissance occulte semble tantôt veiller sur lui, tantôt de menacer. Il se marie à Spandau avec cet état-civil et un signalement dont la fausseté éclatait aux yeux des moins avertis. Il devient bourgeois de Spandau, ce qui était fort difficile, mais prouve implicitement qu'on n'ignorait pas l'origine royale de cet errant. En 1833 à Grossen, il eut un fils Charles-Edmond. Puis il quitta l'Allemagne pour la France. On l'en expulsa en 1836, après une arrestation absolument arbitraire mais qui permit de lui enlever le dossier qu'il avait constitué et grâce auquel il voulait justifier devant la justice française son origine royale et sa qualité de Français. Mais Louis-Philippe qui craignait de prendre figure d'usurpateur, sut par sa police agir à temps. Il y a aux archives nationales françaises un dossier BB 18 n° 1239 qui est une preuve de tout cela.

Mon grand-père partit alors pour l'Angleterre. Il y eut deux autres enfants dont mon père Adalberth. Or les registres d'état-civil constituent une

véritable reconnaissance

desa véritable identité... Il me tendit une longue feuille scellée du timbre noir du « General Register Office ». C'était la photographie de l'acte de naissance d'Adalberth à Camberwell dans le Comté de Surrey. Et le nom du père n'était plus Naundorff mais « Son Altesse Royale Charles-Louis, duc de Normandie. His royal highness Charles-Louis, duc de Normandie ».

« Cela prouve bien que l'Angleterre reconnaissait mon grand-père comme fils de Louis XVI Et cette pièce est d'une authenticité évidente. Au reste il se livra lâbas à des études de balistique d'un intérêt tel que le ministre de la Guerre lui permit de faire officiellement des expériences et traita avec lui en qualité de duc de Normandie. Puis mon grand-père passa en Hollande. Son passeport portait « Charles-Louis de Bourbon ». Je l'ai retrouvé. A son arrivée à Rotterdam en 1845, on lui créa diverses difficultés, contrecoup de la pression que le gouvernement français exerçait sur les autorités néerlandaises pour étouffer encore le secret de cet homme. Mais le roi de Hollande n'hésita pas bientôt à traiter avec mon grand-père, momentanément sous le nom de Charles-Louis afin d'apaiser les protestations. Ainsi il reçut un traitement de 2.000 florins pour travailler au laboratoire de l'école militaire de Breda. Preuve encore de l'intérêt que lui portait le roi : Un jour le monarque demanda à le recevoir à la Cour de La Haye. Mon grand-père allait y partir lorsqu'il tomba brusquement malade et mourut. Il semble bien qu'on retrouve dans cette fin une main criminelle, mais l'empoisonnement n'a pas encore été établi avec preuves à l'appui.

« Quoiqu'il en soit le ministre de l'Intérieur hollandais, le bourgmestre de Delft, les échevins suivirent ses obsèques avec l'acception tacite du gouvernement hollandais. Et voici l'acte de décès ». La main du prince aveugle me tendit une feuille timbrée de visas, de légalisations par l'actuel président du tribunal d'arrondissement de La Haye, par le ministre de la Justice Van Blom, par le secrétaire général du ministère des Affaires Etrangères, par le Consul de France à Rotterdam et le traducteur juré près de la Cour d'Appel de Paris. La dernière légalisation était datée du 18 janvier 1928. J'y lus : Extrait des registres de l'état-civil de la Commune de Delft.

L'an mil huit-cent quarante-cinq, le douze du mois d'août à six heures du soir, ont comparu devant nous, Daniel de Hoetsveld, adjoint à l'officier de l'état-civil de la ville de Delft :

Charles-Edouard de Bourbon, âgé de vingt-quatre ans, particuliers et Modeste Gruau de la Barre, âgé de cinquante ans, ancien Procureur du roi près du tribunal de première instance, à Mayenne, en France, tous deux domiciliés en cette ville, le premier étant fils et le second ami du défunt ci-après désigné, lesquels ont déclaré que le dix août de la présente année, l'après-midi aux environs de trois heures, dans la maison : section deux, numéro soixante-deux du vieux Delft, en cette ville, est décédé :

Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie (Louis dix-sept) connu sous le nom de Charles-Guillaume Naundorff, né au château de Versailles en France, le vingt-sept mars mil-sept-cent quatre vingt-cinq, et par conséquent âgé de soixante ans accomplis, demeurant en cette ville, fils de feu Sa Majesté Louis-Seize, roi de France et de Sa Majesté Impériale et Royale Marie-Antoinette, Reine de France, tous deux décédés à Paris, époux de Madame la Duchesse de Normandie, née Jeanne Einert, demeurant en cette ville, et les déclarants ont signé le présent acte après lecture et de concert avec nous...

Le prince reprit :

« Alors n'est-ce point une reconnaissance formelle ? Et cette épitaphe qui est toujours visible sur la tombe à Delft n'aurait-elle pas été de la part du roi de Hollande Guillaume II une insulte à la duchesse d'Angoulême s'il n'avait pas eu la conviction et la preuve que c'était bien Louis XVII qui était enterré dans cette terre.

« Les preuves ne sont pas que là. Mon père Adalberth poussé par la nécessité voulut s'engager dans l'armée hollandaise en 1863 et aller à l'école d'officiers. Mais il fallait être naturalisé. Le débat fut porté devant les chambres néerlandaises parce que mon père étant né en Angleterre était donc anglais et qu'une loi anglaise s'opposait à ce qu'un sujet britannique perdît sa nationalité. Le Ministre de la Justice consulta le gouvernement anglais qui répondit que par son père, Adalberth était Français. Et le gouvernement hollandais lui-même répliqua aux objections des députés qu'il ne convenait pas d'exhiber l'acte de nais-

sance en raison des titres du particulier mais qu'Adalberth était bien français et qu'à son cas s'appliquait l'article du code Napoléon qu'un français né à l'étranger de père français demeurait français. Dès lors rien ne s'opposait à accepter sa demande de naturalisation hollandaise. Ce qui fut fait.

« Mais s'il était naturalisé hollandais par nécessité de vivre, en fait il ne perdit pas sa qualité de Français. Louis XIV l'a dit : les Princes du sang ne perdent jamais leur nationalité.

« Le gouvernement hollandais a même fait plus. Le tribunal de Maëstricht, le 16 mai 1891 a ordonné que le nom de Naundorff devait disparaître et que ceux qui l'avaient porté ne s'appelleraient plus avec leur descendance que « de Bourbon ».

Le prince se leva. Ainsi son profil fier n'était pas sans évoquer la ligne bourbonienne des médailles. De la tête il touchait presque une grande estampe où Kucharski a représenté, ceint du grand cordon bleu, l'enfant du Temple.

« Je pourrais encore vous conter comment on déroba à Joséphine des lettres où le secret de mon grand-père était révélé, comment Fouché, Barras, Cambacérés, Sieyès trouvèrent près de Louis XVIII une tolérance qui ne s'explique que par la menace qu'ils pouvaient faire en dévoilant Louis XVII. Je n'ai voulu que me servir de preuves véritables, authentiques. L'homme qui est enterré à Delft est Louis XVII et je suis son petit-fils ».

Il se tut et demeura immobile, écoutant battre à ses tempes son sang doublement mystérieux. Angoisse d'être descendant de roi ! Il me sembla, lorsque je sortis, que l'étrangeté de la nuit s'était accrue de toutes les ombres illustres qui vivaient dans la villa silencieuse.

Emile CONDROYER.

## M. Arago et les billets de la comtesse de la Motte.

M. François Arago qui fut vice-président de la Chambre, pendant la législature « Bloc-National » avait entretenu au cours de cette période, les meilleures relations avec la Comtesse de la Motte, née Owen, d'origine russe.

1924 fut pour M. Arago, l'année terrible : il fut battu, le fisc lui fit des ennuis terribles, il perdit sa maîtresse. Mais avant de rompre avec Mme de la Motte, il prit à son égard, quelques engagements, sous la forme de trois billets, d'un montant total de 835.000 francs, venant aux échéances de février, avril et juillet 1925 ; les billets étaient souscrits à l'ordre de Mme Vera Owen, la sœur de la Comtesse de la Motte. A leurs échéances, ils ne furent pas payés.

Mme Owen s'empressa de les passer à l'ordre de sa sœur, qui n'eut pas plus de succès. On commença la procédure, par des saisies, des saisies...

Ce petit jeu dura un peu plus de deux ans : il va se terminer prochainement devant la 1<sup>re</sup> Chambre.

M. Arago compte soutenir que les billets dont on lui réclame le paiement et qui, si l'on en croit leur libellé, seraient le remboursement d'un prêt, ne reposent sur rien.

— Remboursement d'un prêt ? interroge M. François Arago.

Quelle somme a bien pu me prêter Mme de la Motte ou sa sœur ? En fait de prêt, c'est moi qui serais plutôt créancier. si je m'avais de réclamer à Mme de la Motte tout ce qu'elle m'a coûté !... Assez de plaisanteries : la véritable « cause » des billets, c'est la rémunération de faveurs, qui ont déjà largement été payées et qui ne sauraient être protégées par la loi, en vertu d'un atage que nous a transmis le droit romain...



(Photos Keystone).

Le prince Louis de Bourbon et la princesse Marie-Madeleine, son épouse.

# LES RAILS

Nouvelle inédite par ALBERT-JEAN



DEPUIS quelques jours, je subis certaines influences étranges... J'ai l'impression très nette que le mystère universel s'est resserré plus étroitement autour de moi... Et j'ai peur... J'ai peur de l'invisible qui nous encercle — de cet invisible psychique que vous ne pouvez pas nier, puisque vous admettez la réalité des ondes sonores que l'antenne de votre appareil de T. S. F. capte et sélectionne à votre usage.

Vous vous asseyez devant une caisse de bois verni ; vous tournez trois boutons sur leurs cadrans numérotés. Et voici que vous entendez le ténor qui s'égosille à Barcelone ou le conférencier qui salive à votre intention devant un microphone berlinois... Cela vous semble, maintenant, tout naturel... On vous a donné des explications que vous avez acceptées, sans bien les comprendre... Vous exécutez, machinalement, les gestes précis qui déclenchent le passage de ces voix inconnues... Pourquoi vous arrêtez-vous à mi-chemin de la connaissance ? Pourquoi refusez-vous aux morts une action que vous admettez si facilement chez les vivants, dans le domaine mystérieux de l'invisible ?

Quoi ?... Vous trouvez qu'il n'y a aucun rapport entre ces deux genres de manifestations ?... Vous exigez des faits ?... Soit !... Rien de plus facile !... Écoutez-moi... Mais, surtout, je vous en conjure, ne répondez pas de ce que je vais vous conter... Si vous êtes incrédule, repliez ce journal... Ne me suivez pas dans ma narration... A quoi bon ?... Nous ne parlons pas la même langue et nous ne pourrions jamais nous comprendre.

\*\*\*

Moi non plus, je n'avais jamais songé à toutes ces choses avant mon accident... Oh ! Le plus banal de tous, un déraillement de chemin de fer... Même pas une de ces belles catastrophes dont les journaux sont pleins, durant trois jours !... Un petit accident de rien du tout : deux morts, une dizaine de blessés dont votre serviteur. Et quand je dis " blessé ", j'exagère !... Même pas !... Rien de pittoresque : pas de bras en écharpe, ni de plaie visible. Un simple ébranlement cérébral...

Il importe, tout d'abord, que je me présente à vous d'une façon précise, afin que vous ne puissiez pas mettre sur le compte d'un excès d'intellectualité le ton peut-être un peu bizarre de mon récit.

Je n'ai jamais aimé la lecture. Je ne suis même pas bachelier. J'ai fait mes études dans une école professionnelle et mes goûts m'ont toujours porté vers les sciences appliquées. Je suis sobre, de tempérament équilibré, célibataire par occasion plutôt que par vocation. Mes parents vivent encore dans une petite ville de l'Ouest où je ne manque jamais de leur rendre visite, quand mes affaires m'appellent dans la région. Vous voyez, par tous ces détails, que je ne présente aucune des tares qui caractérisent ces névropathes qu'un atavisme trouble dérègle dès leur naissance.

Mon métier m'intéresse infiniment : je suis inspecteur général d'une importante maison de machines agricoles et je voyage, un mois sur deux, afin d'aller surveiller, sur place, nos agents et nos concessionnaires de province.

Maintenant que vous me connaissez, écoutez-moi bien. Les faits que je vais vous rapporter, avec ma sincérité habituelle, peuvent entraîner plusieurs interprétations. Ce sera à vous de choisir la plus conforme à votre sens intime des êtres et des choses.

\*\*\*

Les événements remontent à deux mois.

J'étais occupé à étudier le prix de revient d'une nouvelle faucheuse-lieuse dont notre bureau d'études venait d'élaborer le projet, quand le timbre du téléphone intérieur grelotta sur sa plaque de bois.

Je pris l'écouteur, sur-le-champ, et je reconnus la voix du patron qui m'interpella :

— Allo ? C'est vous, Régut ?

— Oui, Monsieur !

— Une corvée pour vous, mon ami !

— Quoi donc, Monsieur ?

— Il faudrait que vous partiez dès ce soir pour Marseille !... Je vous ai déjà parlé, n'est-ce pas, de Peyronneau, ce colon qui possède une des exploitations agricoles les plus importantes du Sud-Algérien ?

— Oui, Monsieur !

— Peyronneau devait arriver en France, le mois prochain. Je viens de recevoir l'avis qu'il a décidé d'avancer son voyage, au dernier moment... Il importe que vous puissiez le voir en mon nom, dès sa descente du bateau... Il y a une commande de deux millions et demi en suspens... Si vous enlevez l'affaire, vous n'aurez pas perdu votre temps.

Pourquoi M. Coutanges, mon patron, me choisit-il, pour cette mission de confiance, de préférence à M. Deville, son beau-frère, ou à M. Robin qui est depuis douze ans dans la maison ?

Le hasard, n'est-ce pas ?... Le hasard ou, peut-être, autre chose...

Quoi qu'il en fut, je m'inclinai devant l'ordre du patron. Je rentrai chez moi aussitôt ; préparai mon sac de voyage ; et, après un léger repas dans un restaurant voisin de la gare de Lyon, je pris, à 21 h. 20, le rapide pour Marseille.

Vous connaissez, aussi bien que moi, cet examen haineux que les voyageurs d'un même compartiment se font subir réciproquement. Chacun scrute son voisin, d'un œil implacable : Toussera-t-il ? Ronflera-t-il ? Fumera-t-il ?... Chaque nouvel arrivant semble attenter à la propriété d'autrui, car le voyageur a une propension naturelle à considérer la voiture tout entière comme son domaine exclusif et ses compagnons de route comme des intrus.

Je m'installai, pour ma part, dos à la locomotive, près de la fenêtre. Un *monsignor*, en bas violets, vint me faire vis-à-vis, tandis qu'une jeune femme s'installait sur la banquette opposée à la mienne, près du couloir.

Elle était blonde, mince, jolie, avec une petite bouche peinte et de longs cils raidis et agglutinés par le khol.

Je vous ai déjà dit, au début de ce récit, que je m'étais trouvé dans un déraillement de chemin de fer. Je ne cherche pas à calculer mes effets. Ni littérature, ni cabotinage. Nous sommes au-dessus de ça, vous et moi... La seule chose qui importe, c'est que vous partagiez le frisson qui m'a labouré les-moelles, lorsque cet ingénieur, que je vous présenterai tout à l'heure, m'a suggéré...

Mais n'anticipons pas !

Je n'ai rien à vous dire sur la première partie de mon voyage. Nul incident. Le train roulait avec régularité. La dame lisait. Le *monsignor* somnolait.

Après la station des Laumes-Alésia, je me levai pour aller fumer une cigarette dans le couloir, afin de ne pas incommoder mes voisins.

C'est donc à ma courtoisie que je dois la vie.

En effet, à peine avais-je tiré quatre bouffées de ma cigarette que je me sentis déporté sur la gauche, avec une violence inouïe. J'eus l'impression que les dimensions du wagon se modifiaient, dans un craquement effroyable. Le plancher se déroba sous mes semelles. Je tombai ; ma nuque heurta la poignée d'une porte ; je sentis que des débris de verre m'entraient dans la peau, comme

hension... Et les faits m'ont donné raison, par la suite.

Une herbe fraîche recouvrait la berge du canal.

Je m'y étais jeté à plat ventre et, les ongles enfoncés dans la terre grasse, la joue appuyée contre cette verdure, je m'abandonnais à un engourdissement total.

Des paysans, attirés par le fracas de l'accident, me tirèrent de ma torpeur, au bout d'un temps indéfinissable.

Leurs voix se croisaient au-dessus de ma tête que j'aurais voulu soulever, si ces rails, ces maudits rails, ne l'avaient pas appesantie, d'une façon insurmontable.

— Il faut le conduire à l'hospice ! Vite ! Vite ! disait un homme dont je n'apercevais que les pieds chaussés de souliers à clous et le bas du pantalon de velours.

— Faudrait une civière ! répliquait une voix plus grêle.

— Une civière ? Puis quoi, encore ?... On ne va pas le laisser crever là, tout de même !... Prends-le par les pieds ; moi, je vais le lever par les épaules ! Et je pensais, à la même seconde :

« Ils ne savent pas que j'ai les rails dans la tête !... Sans ça, ils n'essayeraient même pas de m'emporter ! »

Mais, à ma grande surprise, je sentis qu'une force irrésistible m'arrachait du sol et je me laissai aller à un balancement que je jugeais, à cet instant, inexplicable.

Je repris définitivement le sens de la réalité à l'hospice d'une petite ville dont j'ai oublié le nom.



...Ma tête que j'aurais voulu soulever, si les maudits rails ne l'avait pas appesantie...

un pullulement de petites dents aiguës ; et, vaincu par le choc, je m'évanouis.

Quand je repris connaissance, quelques secondes plus tard, je jetai un coup d'œil horrifié autour de moi.

Je distinguai vaguement la robe du *monsignor* sous un amas de planches disloquées et de capiton crevé. Le corps était immobile et silencieux — un vrai paquet. Mais ce qui acheva de me faire perdre la tête, ce fut le hurlement de ma jolie voisine, prise au piège des deux banquettes rapprochées et délayant son fard avec ses larmes d'agonie.

Le premier mouvement d'un homme qui vient d'échapper à la mort, est de fuir. Le raisonnement disparaît, la conscience même s'abolit et l'instinct qui dirige les réflexes est le seul maître de la situation.

Je n'ai jamais su par quel miracle je parvins à m'extraire du wagon funèbre, ce soir-là, ni à la suite de quelle course insensée je me retrouvai en pleine campagne, devant une ligne de peupliers qui bordait un canal étroit, à l'eau plate, couleur de nuit.

J'avais laissé une locomotive inclinée, un attelage rompu et un wagon retourné sur le ballast. J'avais fui la couleur du sang, le cri enroué de ma voisine broyée entre les mâchoires monstrueuses des banquettes ; et, surtout, mon subconscient avait exigé que je m'éloignasse des deux rails luisants, étirés comme deux interminables serpents parallèles, sur leur lit de cailloux noirs.

Ces rails !

Il me semblait qu'ils étaient entrés dans ma pauvre tête par les yeux, qu'ils étaient ressortis par ma nuque et qu'ils me traverseraient ainsi, durant l'éternité.

J'avais la prescience que tout le mal venait de ces rails, de ces rails animés d'une force mauvaise, d'une force qui dépassait ma propre compré-

Et, le lendemain de l'accident, un des ingénieurs, chargés de l'enquête par la Compagnie, vint m'interroger.

Je reverrai toujours cet homme que je ne connaissais pas et dont les yeux brûlaient au creux plein d'ombre des orbites : des yeux qui voyaient loin, très loin, plus loin que moi.

Je lui dis le peu que je savais et, tandis que je parlais, j'avais l'impression très nette qu'il ne m'écoutait pas et que sa pensée se détachait de lui et s'enfonçait dans l'invisible, dans l'inconnu.

A la fin, quand je me tus, il me saisit les mains et il me dit, d'une voix qui haletait un peu :

— C'est étrange !

— Quoi ? Qu'est-ce qui est étrange ?

Il me regarda avec une telle acuité que je ne pus m'empêcher de frissonner sous mon drap d'hôpital.

Je vis que son visage se crispait affreusement ; et c'est d'une voix toute changée, humble, presque plaintive, qu'il me dit alors :

— Monsieur, j'ai examiné la locomotive... interrogé les deux hommes qui la conduisaient et qui ont échappé, par miracle, à l'accident... Tout a fonctionné régulièrement... A cet endroit, la voie est droite. Un passage à niveau la coupe... J'ai questionné la garde-barrière... Cette femme m'a juré qu'elle n'avait rien remarqué d'anormal, ce soir-là...

Je murmurai, alors, d'une voix faible :

— Vous dites que la garde n'a rien remarqué... ce soir-là !... Est-ce que, d'autres soirs... ?

Je n'eus pas le temps d'achever ma phrase. L'ingénieur s'était courbé sur mon lit, au point que je sentais son souffle brûlant sur ma joue râpeuse.

— Hé bien !... Oui ! avoua-t-il.

— Oui... quoi ?

— Il y a déjà eu trois accidents mortels à cet

endroit ! continua l'ingénieur, en pinçant la couverture entre ses doigts maigres... Le premier remonte à six mois : le maire d'une localité des environs a été écrasé, un soir qu'il revenait d'une foire, avec sa carriole... Puis, ça été le tour d'une jeune fille... On a déplacé, alors, la garde-barrière qu'on accusait de négligence... Mais la nouvelle n'était pas en service depuis huit jours, qu'un marchand de bestiaux était broyé par un train de marchandises.

— Le passage à niveau n'était donc pas fermé ?

— Si !... Mais le malheureux était passé par le portillon... Le train n'était pas en vue. Il avait tout le temps de traverser les voies... Le talon de sa chaussure s'est pris, paraît-il, dans le rail...

A ce mot de *rail*, je portai, malgré moi, de nouveau, la main à mon crâne douloureux.

— Il n'a pas eu le temps de se dégager ! Et il est mort, comme les autres ! conclut l'ingénieur, en tirant un carnet hors de sa poche.

Il prit ensuite quelques notes, hâtivement, et il me déclara, en haussant les épaules :

— Je vais faire un rapport à la Compagnie. Il faut toujours faire un rapport. Je suis là pour ça.

— Et la cause de l'accident ? suppliai-je... Me l'expliquerez-vous ?

Il me regarda fixement. Il dut sentir que mon esprit était proche du sien et que, moi non plus, je ne niais pas certaines choses... car, brusquement, il me répondit :

— Soit ! Quand j'aurai acquis une certitude, je vous dirai tout, je vous le promets !

Il nota mon nom et mon adresse ; puis il repartit, en me laissant tout alourdi sur mon lit, avec ces rails invisibles qui me traversaient la tête.

\*\*\*

Je devais le revoir trois semaines plus tard. Il arriva chez moi, au crépuscule. Je le trouvai maigre et exalté. Sa voix était encore plus rauque et des tics ravageaient sa face.

Il me dit :

— Je viens d'adresser ma démission à mes chefs. Ils n'auraient pas admis les conclusions de mon enquête... Vous seul êtes susceptible de me comprendre... Écoutez-moi !

« Cette série d'accidents mystérieux m'avait profondément troublé ! A tout prix j'ai voulu en avoir le cœur net !... J'ai pu, à force de recherches, découvrir la date de livraison des rails utilisés dans ce secteur, ainsi que l'adresse de la maison qui les avait fournis... »

« Je me suis rendu dans cette usine... J'ai longuement causé avec le directeur technique et nous sommes arrivés à situer exactement dans le temps la coulée d'acier d'où provenaient ces rails. »

« 11 mars 1926. »

« J'ai demandé, alors, au directeur :

— Vous n'avez rien remarqué de suspect, à cette date, dans l'usine ?

« Je l'ai vu qui blémait brusquement :

« — Non ! Non ! Il n'y a rien de particulier !

« Je l'ai empoigné par le revers de son veston et je l'ai secoué avec rage, en lui criant dans la figure :

« — Vous mentez !... Vous mentez !

« Alors, il a hoché la tête et il m'a répondu, dans un souffle :

« — Soit ! Je vais tout vous dire !... Mais, pour l'amour de Dieu, ne répétez rien de tout ceci !... Vous me couvririez de ridicule et vous me feriez perdre ma place !

« Je l'ai rassuré aussitôt, sur ce point, et voici ce qu'il m'a confié :

« La veille de ce 11 mars 1926, il avait dû intervenir, personnellement, pour expulser de l'usine un de ses ouvriers... Oui, une forte tête, un garçon buveur et paresseux dont l'exemple était déplorable. »

« Cet homme avait proféré des injures épouvantables à son égard et menacé de flanquer le feu aux bâtiments. »

« Le lendemain matin, coup de surprise : un contremaître vint avertir le directeur, en toute hâte, que l'individu en question avait été vu dans l'atelier des machines... Comment s'était-il introduit dans l'usine ?... Mystère !... Une complaisance du concierge, sans doute... »

« L'homme avait apporté des outils dans sa musette et on l'avait surpris, une clé anglaise au poing, devant une des machines. »

« La tentative de sabotage était flagrante. »

« Le temps de prendre son pistolet automatique dans le tiroir de son bureau... et le directeur se trouva dans la cour qu'il traversa, en courant, en compagnie du contremaître. »

« L'homme ne les avait pas attendus. »

« Pourchassé par les ouvriers, il avait foncé, droit devant lui, et le directeur l'aperçut qui entraînait sous le hall principal de l'usine. »

« Le saboteur découvrit son chef à son tour, et, traqué de tous les côtés, il se mit à grimper au long d'une échelle qui conduisait à une passerelle horizontale, barrant le hall d'un bout à l'autre. »

« Tous s'élançèrent à sa suite. »

« L'homme courut, glissa... Le destin voulut qu'à cet instant précis, une des machines inclinées répandit sa coulée d'acier en fusion au-dessous de lui... L'homme roula dans cette nappe incandescente où, littéralement, il se volatilisa... »

\*\*\*

— Et alors ? demandai-je, avec angoisse, à l'ingénieur.

— Je vous répète ce que mon collègue m'a raconté... Les restes de ce malheureux n'ont jamais pu être retrouvés... Ils s'étaient incorporés, pour l'éternité, à cette matière ignée d'où les rails — les fameux rails — allaient sortir...

— Et l'âme de cet homme ? hurlai-je, alors... Son âme de révolté, de destructeur ?... Croyez-vous, véritablement, que son influence néfaste ait pu provoquer... ?

— Je ne crois rien. Je ne sais rien. Je ne puis affirmer qu'une chose : rien dans l'ordre matériel ne peut expliquer la série d'accidents qui a ensanglanté la ligne à cet endroit...

FIN

# à travers **DETECTIVE** le Monde

## La Gouvernante voulait 10 mille livres

Londres, décembre 1928.

M. Paxton, un riche célibataire de Bexhill (Sud-Est) lors d'un séjour à Paris en 1927 engagea Marie-Louise-Berthe Jacquin, âgée de 21 ans, en qualité de gouvernante, pour tenir sa maison au prix de 6 livres sterling par semaine.

Mais bientôt, des désaccords éclatèrent entre eux et en juillet 1928 la jeune française décida de rentrer à Paris. Elle réclama à Mr. Paxton outre ses gages la somme de 1.000 livres, à titre de dommages-intérêts.

Mr. Paxton s'exécuta. Mais Marie-Louise alla visiter Londres, s'y plut et y dépensa assez vite ses mille livres. Que faire ? Elle n'hésita pas.

Accompagnée d'un ami, elle retourna à Bexhill, chez son ancien patron et lui réclama 10 mille livres.

Mr. Paxton jura ses grands dieux qu'il n'était pas en possession d'une telle somme.

— Dans ce cas, je vous tue comme un chien, fut la réponse. Je vous donne 10 minutes pour réfléchir. Mais le cœur d'une femme est faible. Vingt minutes passèrent. Elle ne tirait toujours pas. Une heure passa. Reprenant espoir, M. Paxton essaya de faire une diversion.

— Allons, dit-il, ramener d'abord ma voiture dans le garage. Elle est là, sous mes fenêtres, les phares ne sont pas allumés. J'aurais des ennuis avec la police.

La jeune fille et son complice consentirent à l'accompagner jusqu'au garage.

Mais sur le chemin du retour, l'anglais renversa d'un coup adroit la jeune fille, poussa son compagnon et se mit à courir, en criant au secours. La police arriva et Marie-Louise attend maintenant dans la prison de Bexhill son procès qui va être jugé incessamment.

Elle ne nie pas sa tentative d'extorsion de fonds. Mais elle déclare qu'elle n'était point dans la maison de Paxton en qualité de gouvernante et promet de raconter au procès bien des choses sur le compte de son "patron".



Fidèle au poste, un policeman londonien guette les voitures imprudentes qui voudraient s'engager sur cette avenue inondée

## Un drame dans la montagne

Berlin, 10 décembre 1928.

Un étudiant en médecine Wilhelm Boss, âgé de 20 ans, quittait Berlin, le 3 août dernier, pour faire une excursion dans les Alpes avec son ami Joachim Schmidt, étudiant en philosophie et l'étudiante Lucie Gramlich.

Dans la montagne, Boss disparut et jusqu'à ces jours derniers, on ne put retrouver ses traces.

Son père vient d'établir que pour la dernière fois, son fils fut aperçu avec ses deux amis à Montafontal.

Boss était amoureux de Lucie Gramlich. Pendant l'excursion, il aurait surpris, dit-on, la jeune fille avec son ami dans une attitude qui ne laissait pas de doute sur la nature de leurs rapports.

Désespéré, il les aurait quittés sur-le-champ.

Pourtant, les deux jeunes gens n'avisèrent pas immédiatement les parents et les autorités de la disparition de Boss.

Ce ne fut que cinq jours plus tard qu'ils écrivirent une carte postale pour dire que Boss les avait quittés.

Mais plus tard, pressés de donner des détails sur cette affaire mystérieuse, ils tombèrent en contradiction, s'embrouillèrent et mentirent.

Une information fut ouverte. Le "Conseiller criminel" Gennat vint à Paris, où se trouve Lucie Gramlich pour l'interroger. En même temps, le "commissaire criminel" Johanne Muller questionnait Schmidt à Berlin.

On soupçonne celui-ci d'avoir tué Boss par jalousie ou pour faire disparaître le témoin de ses rapports avec Lucie Gramlich, rapports qu'interdit le règlement de l'Association à laquelle ils appartenaient tous les trois.

## Nouvelles Sans-Fil

### Une séance d'occultisme qui finit mal

Comment naît "l'enfant-pensée" dans un cercle occulte de spirites mondains

Berlin, 12 décembre 1928.

Le 3 décembre dernier, plusieurs personnes appartenant au monde artistique et littéraire de Berlin assistèrent à une conférence privée d'un spirite très connu, le docteur Muller.

Après la conférence, le metteur en scène Georg Jacoby, la Star de cinéma, Elsa Brink et un certain M. Kléber achetèrent au docteur Muller des cachets "contre la faiblesse des nerfs". Puis, en compagnie de trois de leurs amis, ils allèrent dans un café. Georg Jacoby proposa d'essayer immédiatement le médicament du Dr. Muller. Chacun prit un cachet. Quelques minutes après, tous les six furent pris de malaises. On les transporta à l'Hôpital de Sainte-Elisabeth. Des symptômes graves d'empoisonnement furent relevés. Grâce aux mesures prises immédiatement, ils purent être sauvés, mais ils insistèrent tous pour qu'on ne les poursuive pas. Georg Jacoby, interrogé, déclara que la poudre était un aphrodisiaque très puissant et que le docteur Muller était absolument étranger à cette affaire.

L'enquête aboutit à la découverte d'un cercle clandestin des occultistes, nommés "Société Esotérique" fondé par le Dr. Muller et son ami, l'éditeur berlinois Grosche.

Les membres de ce cercle appartiennent à ce qu'on appelle "le meilleur monde". Parmi eux se trouvent plusieurs aristocrates, de nombreux littérateurs, artistes, actrices, acteurs de cinéma et de théâtre.

Toutes les après-midis, on pouvait voir devant le Cercle, de nombreuses automobiles de luxe.

La Société est affiliée à la loge occultiste allemande, qui porte le nom *Fraternitas Saturni Orient in Berlin*. Elle publie une revue luxueuse — *Saturn Gnosis*.

L'écrivain Eberhard Buchner, qui assista à plusieurs séances du Cercle, en donne dans le *Temps* la relation suivante :

« Au milieu d'une salle à moitié éclairée, s'élevait une vieille statue hindoue de Bouddha. Une jeune femme est agenouillée devant elle et exprime son adoration par des saluts profonds et des gestes sacrés.

Une autre jeune femme entre ensuite portant un trépied sur lequel brûle le Hachich. Elle respire la fumée du stupéfiant et commence à danser lentement d'abord, de plus en plus vite ensuite.

Alors d'un des murs, se détache une ombre blanche. Elle s'approche. C'est un homme vêtu d'un manteau de soie blanche. Lentement, il lève le bras et se dirige vers la danseuse. Celle-ci tremble, terrifiée, mais va vers lui comme attirée par une force invincible. Le Dr. Muller — (car c'est lui) la touche de ses doigts et elle tombe dans les transes par terre. Le magnétiseur lui-même est pris par la transe. L'éditeur Grosche s'approche de lui en chantant des incantations magiques. Il arrache la légère tunique de la danseuse prosternée par terre et commence à lui masser... la rate (*sic*). En ce moment naît "un enfant de la pensée" dans le monde. Avec de la craie Grosche trace autour de la danseuse un cercle magique et apporte "un balancier astral", qui peut être mis en mouvement par les esprits.

Grosche prend dans ses mains le "bébé-pensée" fait un tour de la salle et le met "au giron" d'une des dames de l'assistance.

Tout le monde chante en chœur des incantations et on danse dans les vapeurs du Hachich, jusqu'à l'épuisement total.

On devine sans peine ce qui se passe ensuite.

Des scènes de furieux érotisme se déroulent et c'est surtout à cause de cela que la police poursuit énergiquement son enquête.

### Obéissant aux ordres d'une secte secrète chinoise, un riche chinois, élevé à l'européenne étrangle sa femme qu'il adorait.

Londres, décembre 1928.

Detective a publié dans un précédent numéro l'histoire du jeune millionnaire chinois Chung Yi Miao qui étrangla sa jeune femme à Keswick, en Angleterre pendant leur voyage de noces.

Condamné à mort, Chung Yi Miao vient d'être pendu dans la prison Strange-Ways, de Manchester.

Chung, pendant l'instruction et le procès avait gardé un silence absolu et son crime reste inexplicable jusqu'à sa mort.

Ce n'est qu'à présent que la police semble avoir percé le mystère.

On se souvient que lors du procès, il avait été question de deux japonais ou chinois qui rôdaient aux environs de l'Hôtel où habitaient Chung Miao et sa femme.

On ne put jamais les retrouver. Mais on découvrit certaines bribes de lettre de Miao qui expliquent tout.

Fils d'un diplomate chinois, Chung Miao était étudiant à l'université de Chicago. Il faisait partie d'une société secrète chinoise (Tong) qui avait ses ramifications en Amérique.

Il fit connaissance à Hongkong, où il passait ses vacances, de Mlle Cheung-Way, fille d'un riche commerçant. Son père était mort en 1927 en lui laissant plusieurs millions. L'éducation européenne et du goût commun rapprochèrent les jeunes gens. Mlle Cheung-Way vint à Chicago, et bientôt ils se fiancèrent. Mais presque en même temps, Chung Miao apprit avec horreur que le père de sa fiancée avait appartenu à une société rivale de la sienne et que peut-être même, il avait péri, victime d'une vengeance du Tong.

Les membres du Tong de Chicago firent comparaître Chung Miao devant leur tribunal secret et lui annoncèrent qu'il était choisi pour tuer Mlle Cheung-Way, sa fiancée.

En vain il les supplia de l'épargner : ses chefs restèrent inflexibles.

Espérant soustraire la jeune fille à leur vengeance, il se maria secrètement avec elle en mai 1928 et il prit le premier bateau pour l'Angleterre, où son frère habitait à Cardiff.

Malheureusement, deux chinois chargés de surveiller ses faits et gestes s'embarquèrent sur le même bateau et le filèrent jusqu'en Grande-Bretagne.

Il parvint à leur échapper à Glasgow et pensait déjà être en sûreté dans les montagnes de Cumberland où il s'était réfugié.

Mais les deux chinois retrouvèrent sa trace et le rejoignirent à Verwick.

24 heures plus tard M. Chang Yi Miao fut trouvée étranglée dans les bois de Keswick. L'assassin était son mari. La secte secrète avait été plus forte que l'amour !

### Des dévots, par excès de zèle, envahissent une église.

Varsovie, 3 décembre 1928.

Une jeune fille, appartenant à la meilleure société de Varsovie, venait hier, avec sa mère à l'église. Elle était vêtue d'une robe très courte. A la sortie de l'église, une foule de dévots et de dévotes se précipita sur elle et faillit la mettre en pièces.

Couverte de sang et sa robe en lambeaux, la malheureuse se sauva dans la sacristie.

La foule fit irruption dans l'église et exigea que le curé leur remit la coupable.

Le prêtre revêtit ses habits sacerdotaux et vint les exhorter au calme en brandissant la croix.

Pendant ce temps, on téléphona à la police qui vint disperser ces chrétiens trop zélés.



Mrs Kate MEYRICK la reine des "Clubs de Nuit" de Londres, qui vient d'être arrêtée pour commerce de stupéfiants.

### Un bandit est arrêté sur un Transatlantique

Liverpool.

Un transatlantique faisant le service New-York Liverpool vient d'être le théâtre d'une capture peu banale.

Le bateau était en route pour faire escale à Boston lorsque le capitaine reçut un message sans fil de la police de New-York lui demandant de surveiller soigneusement un de ses passagers de 1<sup>re</sup> classe qui était un dangereux criminel échappé de prison.

L'homme jusqu'alors avait paru un Monsieur débonnaire, cultivé, mais plutôt réservé. Il s'aperçut vite de l'intérêt particulier qu'on lui portait et se précipita dans sa cabine. Deux officiers qui le suivirent le virent nu jusqu'à la ceinture et armé d'un rasoir ouvert. Il se précipita sur les officiers qui se retirèrent à temps et s'enferma à double tour dans sa cabine. A travers le trou de la serrure on pouvait le voir assis au bord de son lit, les bras croisés et le rasoir ouvert posé sur ses genoux.

Le bateau était maintenant tout près de Boston mais avant d'amarrer un canot automobile l'accosta et deux officiers de la police montèrent à bord.

Informés de ce qui se passait ils pompèrent du gaz larmoyant à travers le trou de la serrure. Dès que l'homme montra des signes de souffrance on lui demanda de se rendre. La porte s'ouvrit brusquement et l'homme bondit comme un tigre sur les policiers lacérant la tunique de l'un d'eux avec son rasoir.

Après une courte lutte, il fut désarmé et menotté aux mains reconduit à terre.



Un gentleman américain reproduit devant le tribunal de Los Angeles, les travaux domestiques auxquels l'obligeait la paresse de sa femme, contre qui il demande le divorce.

De Jeudi...

## GRANDS PROCÈS

## Suicide ou accident?

Depuis des mois, on cherche à résoudre le mystère de la mort d'une fillette de quinze ans

UN douloureux procès jugeait, récemment, le tribunal correctionnel de Versailles! Il s'agissait de la mort tragique d'une jeune fille de quinze ans, Lucile Lemones, tuée le 14 août 1926, par l'automobile de M. Ballon, industriel, sur la route de Saint-Arnoult à Rochefort-en-Yvelines. Les circonstances de l'accident étaient assez mystérieuses : un seul point paraissait certain : la jeune fille avait rapidement traversé la route, comme pour échapper à un danger, à une poursuite ; l'auto de M. Ballon, qui venait de doubler une voiture arrêtée, s'était trouvée à cinq mètres environ de Mlle Lemones ; un brusque coup de volant à gauche ; le choc fut inévitable, la mort instantanée.

Sur un bas-côté, de la route se trouvait la bicyclette de Lucile, qu'elle avait abandonnée au moment où pour une raison encore inconnue, elle s'était enfuie, à toute vitesse... un sac était accroché au guidon ; on y trouva une lettre assez singulière qui fut, par certains magistrats, dont le procureur de Versailles, considérée comme un testament. La lettre était inachevée ; elle ne portait pas de date, mais on pouvait avec certitude la faire remonter à trois jours. En voici le texte :

« Cher petit papa,  
« Excuse moi de te faire de la peine, mais c'est plus fort que moi, maman ne m'aime plus depuis longtemps, je le sais. Je ne peux plus vivre à côté d'elle. Aujourd'hui elle a trouvé drôle que Christian m'envoie un bol d'eau à travers la figure. Depuis j'ai des frissons et sens que j'ai la fièvre. J'aime mieux... »

C'est la preuve du suicide, déclara M. Ballon et avec lui le parquet, qui clôtura l'instruction par un non-lieu.

Cependant avec une insistance que son immense chagrin justifiait, le père de la victime s'était employé à continuer les poursuites ; et sur son opposition à l'ordonnance de non-lieu, la Chambre des mises avait renvoyé M. Ballon devant le tribunal correctionnel sous l'inculpation d'homicide par imprudence.

L'interprétation qui avait été donnée à ce document étrange, avait bouleversé M. Lemones, le père... Il marqua son étonnement indigné en écrivant au procureur de la République : « ... La gendarmerie de Rochefort m'a autorisé à prendre copie de cette lettre et j'ai constaté aussitôt que pas un mot n'y affirme la volonté de mourir prêtée à mon enfant... J'estime au contraire que les termes employés par ma fille sont, pour tous ceux qui l'ont connue, de nature à écarter l'idée du suicide née dans l'esprit d'un ou deux témoins et qui l'ont propagée ensuite... »

Quel était donc le fait auquel se rapportait le billet trouvé dans le sac de la morte ?

Le 11 août 1926, Lucile Lemones et son cousin Christian s'étaient disputés : Christian avait jeté à la tête de Lucile un verre d'eau... Mme Lemones n'avait pas pris la chose au tragique, elle avait même ri... Lucile en avait été, sur le coup irritée et elle s'était mise aussitôt à griffonner quelques lignes, qui d'ailleurs, restèrent inachevées... Elle avait écrit à son père — qu'elle adorait et qui l'adorait — par une sorte de ruse enfantine : obliger sa mère à lire par dessus son épaule le message « confidentiel » qu'elle rédigeait sous ses yeux, et provoquer ainsi, par l'exagération du reproche qu'elle formulait, des paroles de tendresse qui auraient tout apaisé...

« Les derniers mots de ce billet « J'aime mieux... » n'avaient probablement pas d'autre sens que : j'aime « mieux » retourner à Paris... »

Telle fut, du moins, l'interprétation que donna M. Lemones, quand il déposa devant le juge d'instruction, et il faut reconnaître que son explication paraissait absolument plausible... Mais, objectera-t-on, pourquoi l'enfant avait-elle gardé le billet dans son sac ?

« Il est tout à fait vraisemblable — ajoutait M. Lemones — qu'en cachant cette lettre inachevée, en la dissimulant dans le compartiment intérieur de son sac, ma fille a voulu la soustraire à la curiosité de ses sœurs et éviter les moqueries qui auraient probablement suivi... »

« Pas un des termes de la lettre n'indique que ma fille ait souhaité mourir. Quel motif aurait pu lui suggérer une pareille pensée ? »

« Il est de toute évidence que si ma fille avait songé à mourir, elle n'aurait pas employé dans sa lettre une expression aussi faible que : « Excuse-moi de te faire de la peine », mais elle aurait parlé de l'immense chagrin qu'elle allait me causer. Etant donné la profonde affection qui nous liait, elle m'aurait, avant de mourir, assuré une fois de plus, de toute sa tendresse... »

Et quel plus émouvant témoignage du

sentiment que Lucile éprouvait pour son père, que cette lettre, écrite vingt jours avant sa mort, d'une petite plage de la Somme, où elle avait passé le mois de juillet :

« ... « Quand je suis loin de toi, un mois sans te voir, c'est là que je sens combien je t'aime ; déjà j'ai hâte de te revoir, de t'embrasser, et plus je grandis, plus je t'aime. Je monterais bien encore comme un tout petit enfant sur tes genoux si je ne craignais pas d'être ridicule. mais à mesure que je grandis, je t'aime chaque jour davantage ».

Et ce serait à la veille même du jour où son père — auquel elle adresse le témoignage d'une si fervente tendresse — va venir la rejoindre, que Lucile Lemones aurait décidé de se jeter sous une auto ?... Le fait parut invraisemblable à M. Lemones : et cela se conçoit.

Malgré la production de ce document, le Parquet de Versailles était persuadé que Lucile Lemones s'était volontairement précipitée sous l'auto...

Les déclarations de l'inculpé, M. Ballon, le conducteur de la voiture, le témoignage d'un de ses amis, M. Saunier qui l'accompagnait parurent sur ce point décisif.

On recueillit un autre témoignage : celui de M. Peraro, dont la voiture était arrêtée pour une brève réparation sur la route de Rochefort à Saint-Arnoult; M. Peraro aurait offert à Lucile de la prendre dans son auto : L'endroit était désert, la jeune fille aurait eu peur et se serait enfuie en courant au moment où arrivait à vive allure la torpédo de M. Ballon.

Simple hypothèse, bien entendu, que M. Lemones avait soumise au juge, pour expliquer cette course précipitée de Lucile, au travers de la route, sans se soucier du bolide...

Mais il y avait encore, dans l'affaire, bien des points troublants et qui demeurèrent toujours mystérieux : M<sup>lle</sup> Lemones avait, au moment de l'accident, un chapeau de paille : on n'en a retrouvé aucune trace. Elle était chaussée de sandales : le cadavre fut relevé pieds nus.

Le réquisitoire du procureur conclut à un non-lieu et l'ordonnance du juge d'instruction en décida ainsi : « attendu qu'aucune faute de conduite n'a pu être relevée contre Ballon qui tenait bien sa place sur la route et qui s'est trouvé dans l'impossibilité absolue d'éviter l'accident étant donné le geste de Mlle Lemones, aussi subit qu'imprévu... »

Le père se pourvut devant la Chambre des mises : procédure normale et qu'à défaut de tant de circonstances de fait roublantes, son seul désespoir eut suffi à justifier : le Parquet estima que cet appel interjeté constituait un incompréhensible « acharnement ».

Mais la Chambre des Mises admit cet « acharnement » et jugea au contraire que M. Ballon avait commis une double faute : il n'avait pas ralenti et avait fait à 70 kilomètres à l'heure une embardée sur sa gauche.

Quant à l'idée du suicide, la Cour la rejeta en ces termes : « ... Qu'on n'en saurait trouver les éléments dans le seul fait qu'il existait dans le sac de la jeune fille, un brouillon de lettre adressée à son père... que la lecture des autres documents du dossier révèle que ce brouillon n'a trait qu'à un minime incident familial remontant au 11 août et écrit au cours de vacances parfaitement heureuses... »

Ce fut une audience atroce devant le tribunal de Versailles... On cherchait à résoudre le mystère de cette mort... L'inculpé et la compagnie d'assurance qui se dissimulait derrière lui invoquaient, comme un leit-motiv, la phrase inachevée : « Excuse-moi de te faire de la peine... »

Au banc de la partie civile, en face, se dressaient, indignés et douloureux, le père et la mère ; ils serraient dans leurs mains les lettres tendres, gentilles de l'enfant qu'ils pleuraient...

Et M. Lemones répétait la phrase touchante « qu'elle » lui écrivait, quelques jours avant d'être écrasée : « A mesure que je grandis, je t'aime chaque jour davantage ».

L'affaire se prolongea très tard : entre ces parents en deuil et la puissante compagnie, juridiquement « absente » des débats, mais qui marquait avec acharnement sa présence effective. La lutte fut âpre.

A huitaine, le Tribunal débouta le père de sa demande, acquitta l'automobiliste en déclarant qu'il n'avait commis aucune faute.

Au sortir de l'audience, on éprouvait une sorte d'angoisse, comme si l'on s'était disputé le petit cadavre, affreusement mutilé qui, par une claire après-midi d'août, avait ensanglanté la jolie route des Yvelines.

M. Lemones a fait appel.

Jean MORIÈRES



Les cambrieurs de la maison centrale de Melun ont été confrontés avec plusieurs témoins. (Photos Détective) Les hésitations de ceux-ci rendent l'enquête malaisée.

## INSTANTANÉS...



M<sup>me</sup> Marthe Hanau, et son avocat M<sup>me</sup> Dominique, photographiés au Tribunal de Commerce, après la mise en faillite de La Gazette du Franc.

## En marge de

Il est une qualité qu'on ne pourra constater à Mme Hanau : elle a du « cran ». Cigarette au bec, souriante, elle a fait vendredi sa première apparition au Palais. Elle n'a pas voulu embrasser sa vieille mère, pour ne pas avoir d'émotion inutile...

Mais si courageuse qu'elle soit, Mme Hanau se plaint de St-Lazare. Ne lui a-t-on pas fait d'inutiles brimades ? Pourquoi lui a-t-on enlevé son stylo en or, qui tout de même, ne donnera pas un gros supplément de dividende aux actionnaires de la « Gazette » ?... Pourquoi l'empêchent-ils de fumer en prison ? Mme « la directrice » souffre cruellement de ne pouvoir adoucir sa tristesse par la griserie du tabac d'Orient...

Et d'ailleurs aucun décret ne prohibe les cigarettes pour les détenues : les hommes, eux, y ont bien droit !...

« Je réclamerai auprès du juge » — a déclaré l'énergique Mme Hanau...

M. Glard, dont la barbe souriante et l'air bonhomme cachent un entêtement jéroce, a vivement choqué Mme Hanau, au premier interrogatoire qu'il lui fit subir.

Excédé par les questions de détail que le magistrat posait à sa cliente, M<sup>me</sup> Dominique fit cette déclaration de principe : « Tant qu'une accusation d'ensemble, résumant les griefs qu'on lui impute, ne sera pas formulée contre Mme Hanau, celle-ci ne répondra pas... »

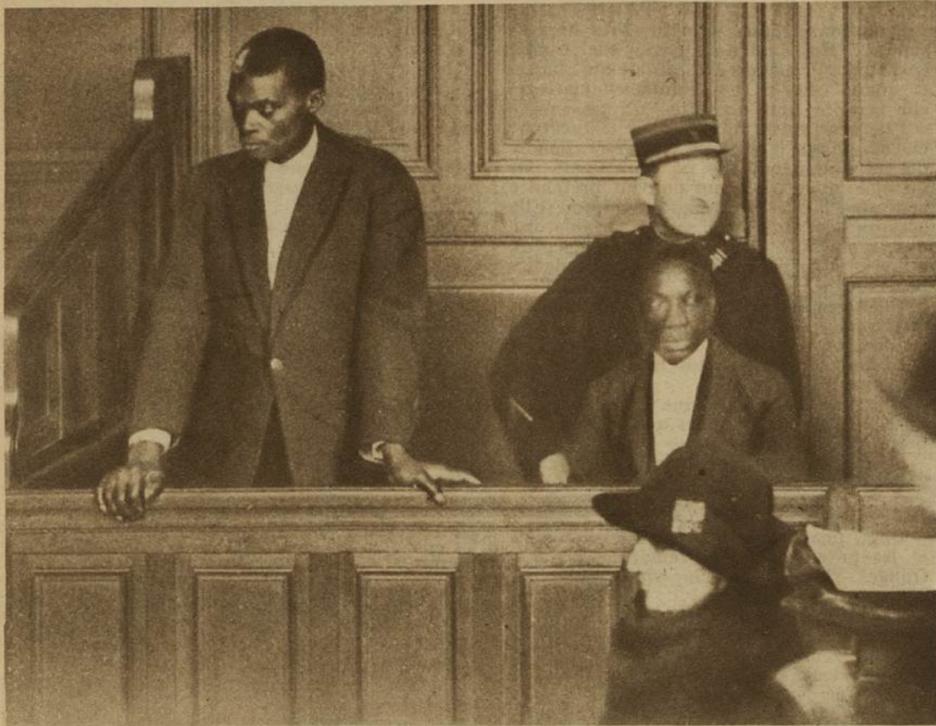
« Fort bien, répartit M. Glard, je laisserai moisir Mme Hanau à St-Lazare jusqu'à ce que les experts aient déposé leur rapport... »

« Il est bien vulgaire, ce magistrat » dit Mme Hanau en quittant le cabinet du juge.

A Saint-Lazare la fondatrice de la « Gazette du franc » partage la cellule de Georgette Arnaud, condamnée à 5 ans de prison par le jury de la Seine, pour avoir tué son mari, professeur au lycée Michelet. Mme Arnaud est une grande nerveuse :



Deux faux-monnayeurs, Louis Raineri et Raymond Donadio, viennent d'être condamnés à cinq ans de réclusion par le jury de la Seine. (Photos Détective)



Mme Combaluzier, et ses deux chevaliers noirs ont comparu devant la 13<sup>e</sup> chambre correctionnelle.

Photos Détective)

# de "l'Affaire"

Mme Hanau est merveilleusement équilibrée.  
"Elle est d'une nervosité agaçante, cette petite! — confia Mme Hanau à sa sœur Julie... j'aurais préféré la solitude."  
Mais ce que n'ajoutait pas "Mme la directrice", c'est que Georgette Arnaud lui rend beaucoup de services : ainsi, tous les matins, elle lui fait son lit!

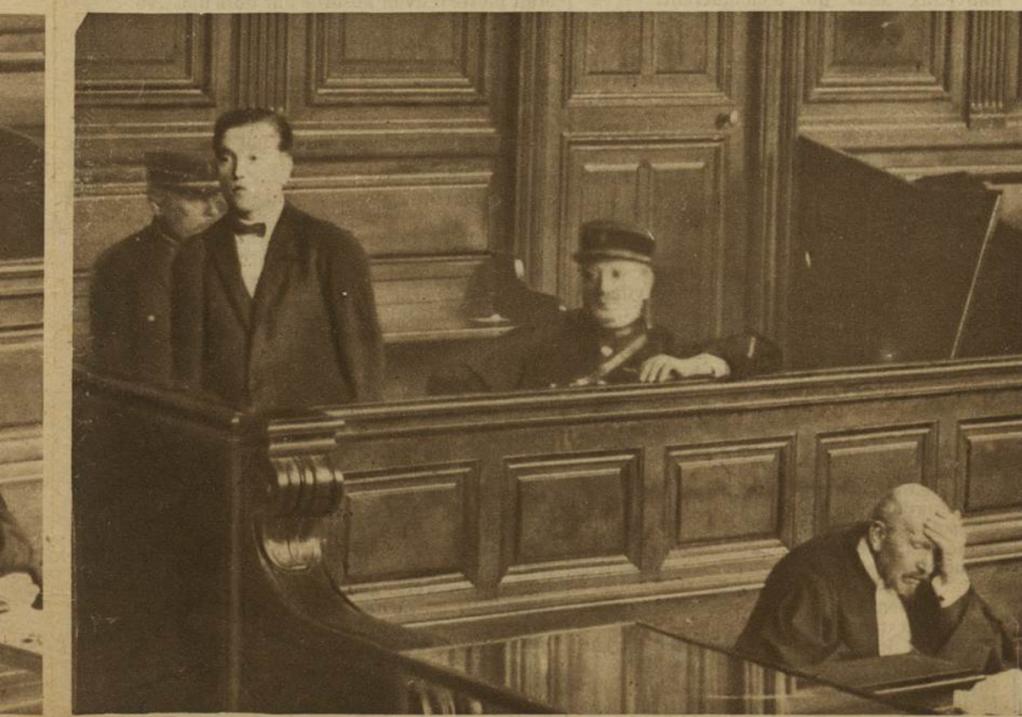
Mme Hanau et Mme Joseph sont maintenant brouillées; on a dit qu'elles avaient été "prisonnières", alors qu'elles étaient libres... Mme Hanau a reconquis sa "liberté" depuis qu'elle est en prison... Elle l'avait même reconquise quelques mois auparavant, lorsqu'elle rentra en relations, "amicales" avec Pierre Audibert... Elle ne pense qu'à lui, dans sa détresse actuelle... Elle voulait en faire le roi de la finance... les autres, elle s'en f... et le dit, prête à tout lâcher...

L'arrestation de M. de Courville était inattendue... le 11 décembre, le juge déclarait aux journalistes, qu'il n'arrêterait pas l'ancien directeur du Creusot, en raison de son grand âge. Trois jours après sans doute "parce qu'il avait rajeuni", comme le disait un de nos confrères, M. de Courville était écorché à la Santé.  
Avant de signer le mandat d'arrêt, il y eut une entrevue orageuse, dramatique même, dans le cabinet du procureur Pressard. M. Jean Michel, avocat de M. de Courville, et ami personnel de M. Pressard, manifestait son indignation contre ce coup de force que rien ne justifie actuellement. M. Glard tirait les poils de sa barbe, hochait la tête, maintenant sa volonté d'une incarcération immédiate.  
M. Pressard ne savait plus que faire : "Puisque M. Glard le veut!...", dit-il au défenseur.  
C'est que M. Glard est secrétaire général de l'Amicale de la Magistrature, parmi ses collègues, c'est un homme très influent.

## ...DE COULOIRS



Madame Joseph, qui a mis à la disposition de la justice le million que lui avait restitué son amie, Madame Hanau.



Photos Détective)

Joseph Peiquois qui tua de six balles de revolver Lucienne Dubruet, 15 ans, qui lui résistait, a été condamné à vingt ans de travaux forcés.

## ...à Jeudi

# PETITES CAUSES

## Un drame noir

...ou les mésaventures extra-conjugales d'une dame de quarante ans et de deux hommes de couleur

**BA** ADAME Emilie Combaluzier, est une "petite bourgeoise de quarante ans, pas vilaine, et qui a pris avec le devoir de fidélité conjugale les plus audacieuses libertés... Son mari n'est pas encore chef de gare, mais il le deviendra certainement; pour l'instant, il se contente d'un poste déjà important dans une compagnie de chemin de fer.

Emilie Combaluzier a un amant de cœur; du moins, c'est ce qu'affirme, dans un réquisitoire écrit, le procureur de la République; cet amant de cœur s'appelle Lucien Bouton; il a vingt-cinq ans : c'est un très beau nègre, venu de Saint-Joseph de la Martinique, il y a quelques années, pour « danser dans le monde ». Des renseignements de police le qualifient de « paresseux, vantard, bluffeur ».

Mais ces rapports d'inspecteur sont toujours partiels, n'est-il pas vrai ?

Au milieu du mois de mai 1928, Mme Combaluzier toujours en quête d'aventures, s'était attardée à la sortie d'un cinéma de Montmartre... Un noir vint à passer, Emille, qui ne sait pas résister à un homme « de couleur », accompagna cet ami de rencontre, à son domicile, 5, rue de Budapest. Mais le lendemain matin, déception : Leonardo — c'est le nom du noir d'occasion — se conduisit fort peu galamment à l'égard de la dame; il lui remit un billet de métro pour lui permettre de rentrer chez elle et, à titre de viatique, trois francs.

Emilie, larage au cœur, conta sa mésaventure au danseur mondain, après avoir imploré son pardon.

Et elle lui en devait des excuses ! ce pauvre Lucien l'avait attendue vainement, la veille, toute la soirée. Et le lendemain matin, il lui avait écrit cette lettre, si jolie, si tendre, reproduite ici, textuellement, avec son orthographe défaillante :

« Ma chère petite cœur,  
« Je m'empresse de t'envoyer de m'ai nouvelle « qui sont assez bonne, je souhaite que ma lettre « te trouve de même. J'ai trouvé ton pneu qui ma « vraiment désolé de ne pas te voir hier samedi.  
« J'avais fait une très bonne cuisine pour nous « quand on m'a monté ton pneu. J'ai pri la lecture. J'ai souffrir sans cesse nuit et jour, j'ai « passé mauvaise nuit tout en pensant à toi, oui « toi qui a pris toute ma vie et jamais je pourrai « vivre sans toi, mon idole... »

Pauvre Lucien ! il avait fait une popote soignée en attendant la venue d'Emilie, qui, pendant ce temps, le trompait avec Leonardo.

Lorsqu'il apprit la chose, le Martiniquais rugit... Il se vengerait de Leonardo. Mme Combaluzier accepta joyeusement de participer à la correction. Elle avait d'abord à se faire pardonner, ensuite, elle méditait une vengeance. Tout était donc pour le mieux.

Bouton recruta deux amis, aussi noirs que lui-même, Lafortune, dit « Joé » et Julian, sans sobriquet. Il leur donna ses directives et écrivit ensuite à sa maîtresse : « Cette nuit, les amis, « sont venus me voir. J'ai expliqué le cas qu'on

### Un vieillard imprudent se fait voler son dentier

Ce fut pour Antoine Bruna, une mauvaise rencontre que celle dont il s'était tant réjoui le 16 septembre 1927 : sur la place de l'Etoile, il avait remarqué l'élégante silhouette d'Olga Coltel, l'avait invitée à monter dans la voiture qu'il conduisait et avait passé avec elle trois nuits charmantes.

Il avait alors soixante-cinq ans, et Olga n'en avait pas tout à fait vingt. Au troisième matin, la chère enfant était partie de bonne heure, à son travail... Peu après, Antoine Bruna s'aperçut qu'il lui manquait bien des choses : son dentier en or, son beau dentier qu'il avait enlevé, la veille au soir n'en ayant pas besoin pour dire à Olga comme il l'aimait tendrement, son épingle de cravate, une bague, des boutons de manchettes.

Il fut tout mari de l'aventure et jura qu'il ne demanderait jamais plus à de jeunes personnes de l'accompagner chez lui.

Il y a quinze jours, dans le métro, le vieux aperçut la fillette...

— Voilà ma voleuse, cria-t-il...  
— Vous faites erreur, Monsieur, — répliqua dignement, suivant l'habituelle formule, la coupable.....

Au commissariat, on s'expliqua : Olga fit des aveux.....

La 13<sup>e</sup> Chambre la jugeait à l'une de ses récentes audiences. Antoine Bruna s'était porté partie civile. Le malheureux ! Le défenseur de l'inculpée lui fit passer un sale quart d'heure.

Ce défenseur, qui était une avocate, maigre, sèche, acariâtre, soutint la cause de sa cliente dans un esprit de solidarité féministe, poussé jusqu'aux limites les plus reculées.

— Vous avez le toupet de venir ici demander justice..... C'est à vous qu'il faudrait demander des comptes, misérable !... Si vous avez été volé, c'est bien fait !... Dégoutant personnage : qu'êtes-vous allé séduire une innocente petite fille !...

Innocente ?... le casier judiciaire portait dix condamnations ; ce n'était pas mal pour une gamine de vingt ans !

Les fureurs de l'avocate n'empêchèrent pas le sage président Hourtoulle d'infliger trois mois d'emprisonnement à la voleuse du dentier de l'imprudent vieillard.....

« t'avait fait jeudi et il a été convenu entre nous « d'aller faire justice. Il faut agir au plus brave « (sic) déla... »

Le 21 mai, précédé de Mme Combaluzier, Lucien, Lafortune et Julian se dirigèrent vers la rue de Budapest. Leonardo reçut tout souriant, Emilie, qu'il ne croyait plus revoir et il accueillit de la plus aimable façon la garde de couleur dont elle s'était entourée. Il ne se doutait de rien, le naïf !...

A peine entrée dans sa chambre, la femme montra les poings et gronda.

— Misérable ! tu m'as volé, l'autre jour, un billet de cent francs et une bague !... rends-les moi...

Avant qu'il ait eu le temps de s'expliquer, il était saisi par les trois gaillards, bourré de coups, et comme il ne paraissait pas très bien comprendre ce qu'il devait faire, Lafortune le renseigna sans phrase, en inscrivant sur une feuille de papier, portant l'en tête de sa maison de commerce — Leonardo est négociant en beaucoup de choses — ce chiffre : 400 francs. C'était la rançon.

Sur lui, les coquins ne trouvèrent pas la somme. Leonardo leur dit qu'il allait se la procurer chez sa propriétaire... Il s'y rendit en effet, mais n'en sortit plus, et se barricada chez elle.

Emilie et les trois nègres furent bien forcés de quitter la place, après avoir fait des gestes de menaces à leur victime, qui apparaissait goguenard sur le balcon.

Quelques jours après, Lafortune et Julian étaient accusés d'un double crime : l'assassinat de la veuve Lemoine et la tentative de meurtre sur Mme Chanteau, qui en devint folle... Ils comparaitront bientôt devant le jury.

Mais jeudi dernier, c'était à la 13<sup>e</sup> chambre qu'il appartenait de juger Mme Combaluzier et ses trois gardes du corps...

La petite bourgeoise, certes, n'était pas fière de comparaître en justice... Elle s'approcha du tribunal et à voix basse, très basse, elle fit sa confession.

— Cette histoire de bague volée, je l'avais inventée... M. Leonardo est un très honnête homme : il ne m'avait rien pris... J'avais raconté cela, pour justifier, en apparence, les coups qui lui furent portés... je me repends amèrement (sic).

Cette franchise ne faisait pas du tout l'affaire du trio noir, et dans un bel ensemble, ils s'écrièrent : « Si, si, elle nous l'a dit ; sans ça, nous n'aurions pas marché !... »

Mais l'incident en reste là : car les défenseurs de Lafortune et de Julian, désirant que leurs clients ne fussent jugés qu'une fois et en bloc, soulevèrent l'incompétence du tribunal correctionnel. Le vol était accompagné d'une série de circonstances aggravantes qui en faisaient un crime et les juges, respectueux de la lettre juridique, s'empressèrent de renvoyer toute la bande en Cour d'assises.

En quittant l'audience, Mme Combaluzier, prévenue libre, jeta un long regard, très tendre, sur son beau Lucien, qu'elle aime toujours, passionnément.

### La Cour juge le procès de l'enlèvement des petites Pugibet

Le douloureux procès d'enlèvement d'enfants qui s'est récemment plaidé devant la Cour d'appel et que *Détective* a relaté, vient d'être jugé.

La Cour acquitta M. Léon Pugibet et son vieil ami, que le tribunal avait condamnés à 1.000 francs d'amende, parce qu'ils se seraient rendus complices de Jean Pugibet, en l'aidant à enlever Jacqueline et Monique Pugibet et à les soustraire depuis un an et demi à leur mère, qui en a la garde et depuis si longtemps, désespérée, ne peut les retrouver....

L'inculpation de complicité a paru insuffisamment établie : seule, subsistait définitivement, la condamnation à 8 mois de prison, infligée au père Léon Pugibet : mais elle risque de rester inopérante, le condamné habitant le Mexique....

### La dernière du... duc de Durcal

Le Duc de Durcal, neveu du roi d'Espagne, cause à la cour de Madrid, bien des ennuis : on se souvient de sa mésaventure de l'année dernière : arrêté à Fontainebleau, sur la plainte d'un hôtelier qu'il avait réglé avec un chèque sans provision,

L'escroquerie lui ayant coûté cher, le Duc de Durcal a voulu revenir dans le droit chemin et reprendre dans le monde une place qu'il n'aurait pas dû quitter... Et pour cette "reprise", il n'a rien trouvé de mieux que d'enlever la Comtesse de S... C... femme d'un diplomate, attaché à l'ambassade d'Espagne....

Un goût pervers l'attirant dans la région même où il avait connu des heures si douloureuses, Durcal allait souvent avec la Comtesse à Cornébieche... Il s'en fallut de peu qu'on les prit en flagrant délit : le constat ne fut pas possible... Mais le commissaire prit sa revanche dans la garçonnière du duc, rue de Courcelles....

Et comme il arrive toujours ou presque dans ces sortes d'histoires, le comte de S... C... enchanté du résultat obtenu, et bien convaincu cette fois de l'infidélité de son épouse, s'empressa de retirer sa plainte : et un non-lieu fut rendu.



L'affluence des élégantes au procès du bellâtre magyar.

## Une actrice hongroise droguée et pervertie meurt assassinée par un bellâtre imposteur

Budapest, décembre 1928.

(De notre correspondant particulier).

Le jour où la grande actrice Anna Forgasz, rencontra dans un thé de Budapest le jeune baron Bela Erdelyi, ce fut pour elle le coup de foudre. Elle tomba éperdument amoureuse, abandonna le théâtre, la gloire, la fortune, les adulations pour le suivre. Elle fut malheureuse, battue par celui qu'elle adorait et qui finalement l'empoisonna et l'étrangla.

La belle et talentueuse Anna Forgasz est morte ; l'odieuse Bela Erdelyi est encore vivant, mais sa réputation mondaine vient de s'effondrer au cours des premiers débats d'un procès sensationnel, qui va se poursuivre pendant un mois.

Ce procès ne présente pas seulement les étranges figures des deux protagonistes mais aussi les mœurs dissolues de la haute société hongroise. Il est plus que le procès d'un crime ; il est l'accusation d'une époque ; il marque d'un fer rouge les tares d'une société usée, fatiguée, qui peut-être va mourir, qui le sent et qui se raccroche tant qu'elle peut, aux jouissances éperdues de l'amour, du jeu, des stupéfiants, de la mort...

L'aristocratie hongroise a vu s'écrouler en 1918, le prestige des grandes familles féodales, des magyars aux longs sabres et aux immenses propriétés territoriales. Les descendants ruinés des anciens seigneurs tout puissants, qui ne connaissaient ni leur fortune ni le nombre de leurs serfs, les anciens officiers de l'armée austro-hongroise, mêlent leurs larges épaules, leurs éperons qui tintent, à l'opulence grossière des nouveaux riches que la guerre, la spéculation effrénée, le commerce sans scrupules, firent monter aux sommets des honneurs et de l'autorité.

Les seigneurs hongrois, nerveux, impétueux, dévorés d'orgueil, souffrent depuis 1918 de leur abaissement. Ils se cramponnent à leur abaissement comme un amoureux se cramponne à l'être aimé, désespérément, follement.

Les meilleurs d'entre eux cherchent l'oubli dans le bon vin de Tokai, les autres dans la spéculation, dans les narcotiques, dans les duels.

Je ne crois pas qu'il existe autre part en Europe, un pays où la crise matérielle et morale d'après-guerre ait pris un aspect aussi morbide.

Plus que n'importe où, deux vices sont ici répandus : les stupéfiants et la recherche des sensations aiguës dans certaines formes de l'amour brutal.

Anna Forgasz est morte de ces deux vices.

Pourtant la plus grande fortune lui était promise. Son histoire est belle comme un conte de fée.

### A 20 ans, la fortune et la gloire

Sa gloire théâtrale fut étourdissante. Elle était née dans un obscur bureau de tourisme que dirigeait son père. Sa mère, coquette et tête légère, la laissa pousser seule, comme une folle ivraie.

L'enfant regardait au mur les belles planches colorées. Elle voyait les gorges majestueuses du Vardar ; les bords des bords du Rhin ; les buildings de New-York ; les sites délicats de l'Île-de-France. L'enfant rêvait.

Elle apprit à lire, on ne sait trop comment ; elle apprit à danser on ne sait où.

Son âme tendre s'ouvrait à tous les mystères de la vie, sollicitait tous les enchantements.

La jeune fille vivait.

Anna Forgasz n'était pas belle. Mais ses traits irréguliers et prononcés de pure

magyare, ses grands yeux éclatants d'intelligence, brillaient de flammes inquiétantes et sombres. Elle avait un charme étrange, auquel on ne résistait guère.

Sa voix était enchanteresse. Un directeur de théâtre l'entendit, en devint amoureux.

A 18 ans, elle montait pour la première fois sur les planches.

A 20 ans, elle était l'actrice la plus en vogue de Budapest et le monde entier fixait les yeux sur elle.

On n'attendait plus que l'occasion pour la sacrer la plus grande actrice du monde.

Ce fut un forban qui se présenta et l'étoile qui déjà brillait au ciel de l'art, est maintenant éteinte. La jeune femme, illustre à 20 ans, adorée de milliers d'hommes, jalosée par toutes les femmes, six mois après n'était plus rien qu'un peu de chair morte dans une tombe.

Un imposteur sans génie, était passé par là.

### "Le baron" Bela Erdelyi

La fortune, la gloire, l'adulation n'avaient point endormi les sombres passions d'Anna.

Névroisée, romantique, elle était toujours en quête de sensations nouvelles et fatiguait son corps en le vouant sans frein à toutes ses passions : le sport la morphine et l'amour.

Mais son âme restait inassouvie. Un soir, elle rencontra chez des amis, le baron Bela Erdelyi, docteur en droit. C'était un jeune homme élégant, très répandu dans les salons de Budapest.

Les femmes étaient folles de lui. Il était brillant causeur, passait pour être riche, de nature romanesque et tête brûlée.

Bien qu'il fut très jeune, on ne comptait plus ses duels et ce n'était pas un mince hommage dans ce pays de bretteurs où l'on se bat pour un geste, pour une œillade, pour une insinuation.

Des amies venaient précisément de raconter à Anna Forgasz, les péripéties dramatiques et palpitantes de sa dernière aventure.



Bela ERDELYI

D'abord intriguée, elle fut vite impressionnée. En quelques jours, elle tomba éperdument amoureuse du jeune baron et quand celui-ci la demanda en mariage, elle accepta tout de suite.

Elle accepta de rompre avec le théâtre ; elle accepta de n'être plus rien que la femme de cet homme qu'elle ne connaissait pas un mois avant, elle qui pouvait prétendre aux plus hautes destinées artistiques. Elle accepta de fuir la société hongroise qui la choyait ; de rompre avec tous ceux qui la comblaient de louanges et de cadeaux princiers.

Elle accepta de se retirer à tout jamais du monde, elle qui avait le monde à ses genoux.

Et pourtant, elle avait la prescience de son avenir.

N'écrivait-elle pas à une amie : " C'est un chevalier, mais je sens qu'il causera ma perte ".

Le mariage eut lieu bientôt. Elle avait 21 ans, lui 23.

### Une étrange brute

Déjà, pendant la lune de miel, les amis et les parents d'Anna, remarquèrent d'étranges choses dans la vie des jeunes époux. Souvent Erdelyi brutalisait sa femme, en présence des domestiques et même dans les restaurants à la mode ou aux courses.

Tous deux partirent pour l'Italie. C'est de Naples qu'elle écrivait : " Le ciel est bleu ; la ville est merveilleuse, mais les coups sont les mêmes qui accablent mon pauvre corps ".

Une première fois, elle tomba malade. On la transporta dans un sanatorium.

Le mystère entourait cette maladie mais déjà le bruit courut qu'il s'agissait d'une tentative de suicide.



Anna FORGASZ

Sa mère l'alla voir. Elle lui dit : " Je me suis empoisonnée involontairement avec un médicament mal préparé ".

Elle n'exhala pas d'autres plaintes.

Son mari interrogé par les parents leur confia sous le sceau du secret qu'Anna était morphinomane et qu'elle était là en traitement, pour une cure de désintoxication.

En août 1927, guérie de sa première maladie, Anna Forgasz accompagna son mari dans une célèbre ville d'eau autrichienne, Millstadt.

Là, un nouveau mal étrange s'empara d'elle. Les médecins lui conseillèrent une station dans la montagne.

Le jeune couple y fit de nombreuses connaissances mais la brutalité d'Erdelyi pour sa femme écarta rapidement les nouveaux amis qui s'éloignèrent.

Le 20 août, Erdelyi partit avec sa femme pour une excursion dans la montagne.

Ils montaient tous les deux un sentier en lacets, bordé d'une légère balustrade. A un endroit, une planche de ce précaire garde-fou manquait.

En arrivant là, Anna Forgasz sentit soudain que son mari la poussait dans le vide. Elle tomba dans le précipice, d'une hauteur de 17 mètres.

Dans sa chute, elle réussit à s'accrocher aux branches d'un arbre, à s'y cramponner.

Bela Erdelyi ne fit aucun effort pour la sauver. Il rentra paisiblement au village pour y chercher du secours.

Cette fois encore, la malheureuse survécut. Mais elle dut garder le lit, brisée par l'émotion. Elle refusa de toucher aux drogues que le médecin lui ordonnait de prendre.

— Non ! non ! criait-elle avec effroi ; pas de médicaments ; on veut m'empoisonner !

Bela Erdelyi paraissait très affecté.

— Jene dors plus, disait-il au docteur Pichler qui soignait sa femme. Je ne dors plus ; il me faudrait prendre du véronal !

Sur ses instances, le médecin consentit à lui en livrer 15 tablettes.

Le lendemain, Anna Forgasz, la martyre, était morte.

Quand, le soir du 23 août, la femme de chambre Hilde Thim, entra dans la chambre de sa maîtresse, elle vit Bela Erdelyi, debout près de la fenêtre et dans le lit, la jeune femme toute blanche et qui semblait ne plus respirer.

— Chut ! ne la réveillez pas, dit Erdelyi.

Il s'approcha du lit et recouvrit le visage d'Anna. — Vous allez l'étouffer, s'écria la bonne. — Oh ! non ; c'est mieux ainsi, à cause des mouches. Puis il alla finir la nuit, joyeusement, avec des amis. Il but du Tokai, fut spirituel, gai, insolent.

Le lendemain, vers 4 heures de l'après-midi, la domestique n'ayant revu ni son maître, ni sa maîtresse, pénétra de nouveau dans la chambre.

Ce fut un cadavre qu'elle découvrit sous les couvertures.

En apprenant que sa malade était morte, le docteur Lackner s'étonna : il l'avait laissée la veille, en bonne voie de guérison.

Il examina le cadavre et s'aperçut, que de nombreuses ecchymoses marbraient son cou.

Néanmoins, un autre médecin délivra le permis d'inhumer et l'enterrement eut lieu presque tout de suite.

Bela Erdelyi toucha la première tranche de l'assurance sur la vie de sa femme (20.000 dollars) puis disparut.

### L'assassin devant la justice

Cependant on n'acceptait pas à Millstadt la version de la mort naturelle.

Des amis d'Anna s'émurent ; l'autopsie fut ordonnée par le juge d'instruction Greil. On exhuma le cadavre. Un mandat d'arrêt fut décerné contre Bela Erdelyi qui fut arrêté peu après à Budapest.

Il vint de comparaître devant le tribunal de cette ville.

Son procès fait recette. Des automobiles luxueuses stationnent en nombre devant le Palais de Justice. L'affluence des élégantes est telle que le Président a décidé pour les contenter toutes, que chacune ne pourrait rester plus d'une heure.

Tout d'abord, Bela Erdelyi se montra très crâne. Monocle à l'œil, poudré, pompadé, souriant, il salua d'un geste dégagé le tribunal et le public et se mit à examiner les belles dames qui se pressaient dans l'assistance.

Quand le président l'informa qu'il était accusé de deux tentatives de meurtre, il haussa les épaules...

Mais le lendemain, les choses se gâtèrent. Devant plus de mille femmes, alors qu'il avait reçu dans sa geôle 400 lettres d'amour ou de demandes en mariage ou d'offres d'argent, il eût à subir de cruelles humiliations.

Le tribunal révéla qu'il n'était ni baron ni docteur en droit, ni même simple bachelier.

Tous ses diplômes lui avaient été délivrés contre argent par un certain Edwin Roser qui fabriquait en série des bacheliers, des licenciés, des docteurs de toutes sortes et des titres de noblesse.

On apprit aussi que le brillant Erdelyi était un faussaire.

Et le " lion " des salons de Budapest fut inculpé d'escroqueries.

Enfin — et ce fut le coup le plus dur — de la déposition de plusieurs témoins, il apparut que le célèbre bretteur n'était en réalité qu'un poltron ; qu'aucun de ses duels n'avait eu de résultats sanglants et même qu'une fois, sur le terrain, il s'était enfui, avant que de croiser le fer avec son rival.

Bela Erdelyi fut tellement sensible à ce dernier outrage qu'il gifla peu après, dans les couloirs, un journaliste qui avait eu le malheur de sourire en entendant le président rappeler ces exploits peu glorieux.

Pour dire toute la vérité, il convient de remarquer que ce journaliste était malingre et contrefait.

Quand de nombreux témoins vinrent déposer que Bela frappait sauvagement sa jeune et émouvante femme, il répondit : " Elle était masochiste et si je la frappais jusqu'au sang, c'était pour lui faire plaisir, parce qu'elle le réclamait ".

Mais il fut moins habile à se défendre sur son rôle joué dans les montagnes de Millstadt et sur le fait que l'expertise médicale avait révélé qu'Anna Forgasz était morte d'avoir absorbé une dose massive de véronal, une telle dose que son cœur " ressemblait à une poche chiffonnée ".

Il fut moins habile à expliquer les traces de strangulation qui marbraient son cou, les traces de violence qui striaient son corps.

Son avocat essaya bien de détruire la forte impression causée par la déposition du docteur Lackner, qu'il accusa même d'ignorance.

Mais lorsque Erdelyi fut sommé de montrer ses mains, ses mains qui avaient versé le poison et qui avaient complété leur criminelle besogne, en serrant le cou gracile de la jeune actrice, il devint très pâle et chancela.

Le silence total s'était fait dans la salle.

Et c'est d'une voix qui sonnait étrangement que le docteur Lackner dit : " Cette main correspond aux empreintes laissées par l'étrangleur ".

La défense ne cède pas encore. Elle demande que soient apportés les débris, conservés dans des bocaux, de celle qui fut la grande Anna.

Des femmes s'évanouissent dans la salle ; d'autres s'enfuient. Les plus sadiques restent ; leurs narines frémissent ; leurs doigts se crispent sur les sièges de bois. Des crises d'hystérie éclatent dans la salle.

Bela Erdelyi, maintenant bien affaibli, dégringole du piédestal où le snobisme pervers d'une société désaxée l'avait hissé, se défend mollement, continuant de nier son crime, attribuant la mort de sa jeune femme à la morphine.

Cent quatre-vingts témoins restent à entendre avant que puisse être décidé le sort du monstre.

Frederic Van DERER.

# LA VIE DE LOUVEL LE FANATIQUE

“Un petit homme à l'air hargneux et solitaire”  
qui, par amour de l'Empereur, assassina le duc de Berry



LOUVEL, dessiné d'après nature, à la Conciergerie.



A rue au Pain, vieille rue de Versailles, près de la halle. Des maisons ruineuses, une odeur de moisissure et d'humidité s'échappant à travers les portes mal closes... C'est là que vit et grandit Louis-Pierre Louvel, enfant taciturne et laborieux. Sa sœur qui tient une

boutique de mercerie, tâche de l'élever dans « les bons principes » mais à l'époque de la Révolution, ce n'est point besogne facile : « les temples sont fermés » et le jeune Louvel devient l'adepte d'une sorte de religion philosophique, qui eut son temps de vogue dans les derniers jours de la Convention et sous le Directoire : la Théophilantropie. Il apprend à lire la Constitution, la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, à réciter les prières républicaines ; et c'est muni de ce seul bagage, qu'il entreprend son Tour de France, comme tous les ouvriers et compagnons de ce temps, exerçant l'état de sellier que lui a appris un de ses oncles.

Réformé du service militaire sous l'Empire, il se trouve à Metz en 1813, quand les armées alliées russes et autrichiennes, envahissent la France. Un jour, il entend tirer le canon et demande à un de ses camarades, un bonapartiste, vétéran de l'armée d'Égypte : « Les ennemis sont-ils à Nancy ? »

— « Oui, et avec eux, le comte d'Artois »

— « Qui, le comte d'Artois ? Un général autrichien ? »

L'autre sourit : « Un Bourbon, mon garçon, le frère de Louis XVI » et il montra à Louvel le nom du comte d'Artois imprimé au bas d'une proclamation.

Un Français, le frère d'un roi de France, conspirant sous le drapeau ennemi, à l'invasion de la patrie ! Cela bouleverse toutes les idées de Louvel. Jusqu'alors, il s'était senti l'âme peu belliqueuse ; et son éducation révolutionnaire l'avait empêché de voir en Napoléon autre chose qu'un tyran qui saignait la France depuis quatorze ans. Mais le canon de Nancy fait de l'ouvrier sellier, un homme tout différent : l'Empereur apparaît soudain à ses yeux comme le défenseur du sol national, la victime des traîtres, de ces mauvais Français qui mettent leur orgueil d'aristocrates au-dessus de l'honneur du pays. Toute la haine dont est capable ce garçon doux et solitaire, il la reporte sur les Bourbons qui, avec la protection de l'étranger, de ceux que Napoléon avait vaincus, vont désormais gouverner la France.

Point d'évolution dans l'esprit de Louvel, sa métamorphose est subite, immédiate. Une idée fixe le possède : châtier les Bourbons.

On le voit à Calais où le nouveau roi Louis XVIII doit aborder au retour de son exil d'Angleterre, puis à Fontainebleau que Napoléon vient de quitter après son abdication et ses adieux dans la cour du Cheval Blanc. Sans hésiter, Louvel le suit jusqu'à l'île d'Elbe, se fait embaucher par le chef-sellier des écuries impériales, et là, dans cette miniature de royaume, il vit heureux, car l'Empereur est là... Il le voit, l'épée, ne perd pas un de ses gestes, car il veut savoir si vraiment son admiration est bien placée. Louvel à une conscience exigeante. Et peu à peu, l'admiration monte jusqu'à l'idolâtrie : quelle vie simple, sobre, familiale mène, dans le modeste palais des Mulinis, le Héros qui fit la grandeur de la France et que les traîtres Bourbons osent appeler l'Usurpateur.

En juin 1815, Louvel est à Waterloo, il participe à la débâcle, rejoint Napoléon à la Malmaison, tâche d'atteindre Rochefort en même temps que lui ; mais déjà l'Idole s'est embarquée, prisonnière des Anglais...

## L'idée fixe mûrit.

L'Empereur est à jamais perdu, et l'avenir apparaît à Louvel avec une netteté implacable : les Bourbons régnant, la nation vouée à la honte, aucune justice pour punir les coupables, la trahison devenue une vertu. Son devoir est clair, sa conduite toute tracée : il appliquera la loi, la loi toujours vivante qui condamne ceux qui ont porté les armes contre la France. Puisque personne ne se soucie de rendre cette justice, il prendra la place des juges, frappera lui-même au nom de la nation, commettra le crime national.

Il reprend le chemin de Paris, s'arrête à La Rochelle où il achète un poignard, un solide poignard pour lequel il confectionne une gaine de cuir bien renforcée à l'extrémité : désormais ce poignard ne le quittera plus.

En 1816, il est employé par un de ses cousins de la ville, le sellier Labomelle et obtient par faveur d'être logé aux Écuries du Roi, rue Saint-Thomas-du-Louvre, une rue qui parlait du Carrousel et aboutissait à la place actuelle du Palais-Royal. Il vit seul, sans aucune relation, sans amour, sans amitié, guettant le moment favorable pour « exercer sa justice ». Mais il hésite encore : la nation demande plusieurs victimes. Laquelle choisir ? Il n'a qu'une vie à perdre, il veut la vendre cher, ne frapper qu'à bon escient.

Souvent, il a vu passer devant les Écuries, le roi Louis XVIII, un vieillard impotent, aux jambes difformes. Le tuer serait un crime inutile. Son frère, le Comte d'Artois, — celui qu'il prenait pour un général autrichien — n'est plus jeune, ne se remariera point ; sans doute, il mériterait d'être châtié tout le premier ; pourtant « il peut attendre ». Mais Artois a deux fils : l'aîné, le duc

d'Angoulême, est marié, sans enfants ; le cadet au contraire, le duc de Berry, a une fille ; demain peut-être, ce sera un fils. Voilà celui que la justice désigne : « la tige féconde et régénératrice » ; lui détruit, la race des Bourbons est éteinte...

Et Louvel récapitule : 1° Berry ; 2° s'il échappe, Angoulême ; 3° s'il échappe encore, le comte d'Artois. Après ? Après, il verra...

Dès qu'il a un instant de liberté — car il est scrupuleux et pour rien au monde ne voudrait négliger son travail — Louvel s'attache aux pas du duc de Berry qui habite le palais de l'Élysée avec sa famille. Mais ces instants de liberté sont rares, et, tout compte fait, le sellier ne peut espérer rejoindre « la victime désignée » qu'en deux endroits : à la chasse ou au théâtre. Le dimanche, en effet, il suit la chasse royale, partant à pied dès l'aube pour arriver à l'heure du rendez-vous ; il arpente les routes de Saint-Germain, de Saint-Cloud, de Meudon ; jamais une occasion propice. Restent les théâtres : l'Opéra, l'Opéra-Comique, Feydeau, où le duc, joyeux viveur, se rend fréquemment. Louvel examine les lieux, la possibilité d'approcher sans être remarqué, les chances de fuite, et après mûre réflexion, choisit l'Opéra.

Ce théâtre se trouvant alors rue de Richelieu et isolé des autres maisons — c'est le square

Louvel était arrivé au bout de la rue Rameau lorsqu'il entendit crier : « A la garde ! Arrêtez ! » Il hésite un moment à passer devant la façade éclairée du théâtre, mais, « dans son plan », il devait s'enfuir par l'arcade Colbert, aussi poursuivit-il sa course... Une voiture l'oblige à ralentir, et au moment où il va passer sous l'arcade, être en sûreté, un homme se jette au devant de lui, étendant les bras. Il essaie de se dégager, mais derrière lui on l'a pris au collet. C'est un gendarme qui, ne sachant quel est l'assassin, empoigne Louvel et l'homme qui l'a arrêté. Celui-ci se défend : « Ce n'est pas moi. Je suis innocent ».

— « Marchez tous deux, répond le gendarme. La nuit tous les chats sont gris ! »

L'homme se fait connaître : Paulmier, garçon au café Hardy. Houspillé par les soldats, les agents de ville, les valets accourus à la rescousse, Louvel est amené rue Rameau, passe devant le duc de Berry toujours étendu sur la banquette de velours rouge et est enfermé au corps de garde. Sans résistance, il se laisse fouiller. « Monstre, lui dit M. de Mesnars, qui a pu te pousser à commettre ce crime horrible ? »

— « Ce sont les plus grands ennemis de mon pays », répond posément Louvel.

On lui met les menottes. Un lieutenant de gen-

imperturbablement aux interrogatoires : « A quoi bon me tourmenter puisque je suis seul et que je le prouve ? »

En effet, la police arrêtait au hasard, sur un simple soupçon, pour un vague propos, des officiers en demi-solde, des bonapartistes, des libéraux. Aucun ne connaissait l'assassin ; et l'on assista à ce phénomène étrange, inouï alors dans les annales de la justice : du fond de son cachot, c'est Louvel qui dirigeait l'instruction.

Il relatait les plus minces circonstances de sa vie, décrivait les lieux, les personnes : lorsque la police se mit à la recherche du marchand de La Rochelle qui avait vendu le poignard, il indiqua sur un plan, la rue, l'emplacement de la maison. L'enquête sur ce point n'aboutissait pas ; le coutelier affirmait n'avoir jamais fabriqué l'instrument qui avait servi à tuer le duc. « On s'y prend trop maladroitement, disait Louvel d'un air navré. Les questions ont été posées de telle façon que tous ces gens ont eu peur. » Lorsque les commissaires s'égarèrent, il les remettait sur la voie : « Ces Messieurs, observait-il, veulent voir mon affaire plus grande qu'elle n'est, ils tiennent à ce que j'ai été conseillé ; ce n'est pas ma faute si elle dure si longtemps, je les aide autant que je peux. »



L'interrogatoire de Louvel (gravure de l'époque).

Louvois actuel — à droite la rue Louvois, derrière la rue de Sully, à gauche, la rue Rameau où s'ouvrait l'entrée, dite des Princes. L'endroit était le plus souvent désert : deux issues pour s'enfuir : la rue Saint-Anne, ou en sens inverse la rue de Richelieu et à droite l'arcade Colbert, toujours mal éclairée... Il n'y a plus à hésiter : c'est là qu'il frappera.

Le 13 février 1820.

Ce soir-là, le duc de Berry se rendit avec sa femme à l'Opéra où l'on jouait le *Carnaval de Venise* et les *Noces de Gamache*. Vers onze heures, la duchesse se sentant fatiguée se retira, et son mari l'accompagna jusqu'à la porte qui donnait sur la rue Rameau.

Louvel est là, dans l'ombre, dissimulé derrière un cabriolet. Il voit le duc sortir, sans manteau, sans chapeau, en habit de drap vert avec gilet jaune et pantalon gris. Un valet se tient à côté de la voiture où monte la duchesse, un autre allume un flambeau. Un fonctionnaire, tournant le dos à la rue de Richelieu, présente les armes. Sans nul doute, le duc va rentrer au théâtre. Louvel traverse la rue, serrant son poignard dans la main droite, la main gauche dans sa poche, prête à frapper avec une aigle de sellier si le premier coup n'est pas mortel.

A ce moment, le duc de Berry, accompagné de deux gentilshommes de sa suite, Messieurs de Choiseul et de Mesnars s'apprête à rentrer. Louvel se glisse le long du mur, « brusque ses temps », et passant comme une balle entre le valet de pied et le factionnaire, appuie sa main gauche sur l'épaule gauche du duc et de toute sa force lui enfonce le poignard dans le côté droit.

— « Voilà un fameux brutal ! » dit le duc, et M. de Choiseul, saisissant Louvel par son habit, lui crie : « Prenez donc garde à ce que vous faites ! »

Déjà Louvel, laissant le poignard dans la plaie, est revenu sur ses pas, s'enfuit vers la rue de Richelieu. Le duc, croyant n'avoir reçu qu'une contusion, porte la main à son côté, et tout à coup s'écrie :

« Je suis assassiné ! Cet homme m'a tué ! »

« Etes-vous blessé, Monseigneur ? demanda, M. de Mesnars. »

« Je suis mort, je suis mort, je tiens le poignard. » En hâte on transporte le duc dans le vestibule du théâtre, on l'étend sur une banquette de velours rouge : « Je suis mort... un prêtre », murmure-t-il et il s'évanouit.

darmerie, voyant cet homme correctement vêtu, soigneusement rasé, lui demande : « Etes-vous maître ? » — « Non, je suis ouvrier. » Un gendarme tourne l'aigle dans ses doigts : « A quoi ça peut-il servir ? »

Alors Louvel sourit : « Pourquoi cette question ? Il y a six ans que je médite ce projet. Je savais en faisant ce coup, ce qui m'était réservé, mais que je faisais bien des heureux. »

## Un prisonnier qui instruit son procès.

L'agonie du duc de Berry fut effroyable. Les médecins appelés en hâte, constatèrent que le poignard avait pénétré jusqu'à la garde ; et Dupuytren, le plus illustre d'entre eux, déclara tout de suite que la blessure lui paraissait mortelle. Le comte d'Artois, père du prince, le duc d'Angoulême, son frère, étaient prosternés au pied du lit, un lit de sangle qu'on avait placé dans l'une des salles de l'administration de l'Opéra. Le spectacle continuait et, à travers la porte, on entendait le bruit confus d'une salle en fête, des lambeaux de musique joyeuse.

Peu à peu, la nouvelle de l'assassinat se répandait ; des ministres, des maréchaux, des dames de la cour en robe de bal et en grande parure survenaient, se dressaient sur la pointe des pieds pour voir... A l'aube, le duc de Berry expirait.

Cette même nuit, Louvel avait été transféré à la Conciergerie. Très calme, il ne faisait aucune difficulté d'avouer le mobile de son crime : la haine des Bourbons qui, ramenés par l'étranger, étaient à son sens la honte de la nation ; aussi s'était-il érigé en justicier, résolu d'extirper cette dynastie néfaste. S'il avait choisi le duc de Berry, c'est qu'il était « la tige », celui qui personnifiait les espérances de la monarchie.

— Au cas où vous auriez échappé, qu'auriez-vous fait ?

— « J'aurais tué le duc d'Angoulême. »

— « Et après ? »

Jci Louvel hésita : il n'osait avouer ni le comte d'Artois, ni le roi.

A la cour, c'était la panique. L'assassinat du duc de Berry, disaient les royalistes, démontre qu'un vaste complot révolutionnaire et bonapartiste embrasse la France entière ; et si l'on ne met pas la main sur les complices de Louvel, la dynastie est perdue. Mais la Chambre de Paris, transformée en cour de justice, avait beau montrer le plus grand zèle, à côté de l'ouvrier sellier, elle ne découvrait personne et Louvel lui-même répétait

Cependant la mort du duc de Berry, apportait dans la politique de la Restauration, des perturbations profondes. Le favori du roi, le ministre Decazes, qu'on accusait de bienveillance pour les révolutionnaires, tombait sous les huées des royalistes qui prirent désormais la direction du gouvernement.

Louvel ne se doutait guère des bouleversements dont il était l'auteur, et semblait se préoccuper d'une seule chose : prononcer devant la Cour des Pairs, un beau discours, dans lequel il expliquerait, légitimerait son acte. Le discours qu'il avait soigné avec amour, il le prononça au Palais du Luxembourg, où siégeaient ses juges, et ce fut lamentable.

L'orateur d'abord ne payait pas de mine : Châteaubriand qui, de bon banc, dévisage l'assassin, écrit : Un petit homme à figure sale et chafouine ; un roquet à l'air hargneux et solitaire. » Devant ces seigneurs chamarrés, décorés, Louvel se sent intimidé : il annonce, récite de pauvres banalités, des phrases ramassées dans les journaux ou dans la Constitution de 1791, répète sans cesse : « Suivant mon système, les Bourbons sont coupables... »

Mais il reprend sa véritable figure quand les Pairs l'adjurent de désigner ses complices : « Non, je suis seul ! » répond-il d'une voix forte où perce l'impatience.

Il ne s'était fait aucune illusion sur le sort qui l'attendait et mourut bravement, sans forfanterie, sans jactance de la dernière heure. A peine se permit-il une nuance d'ironie : comme l'aumônier l'exhortait au pied de l'échafaud, il lui dit, montrant le bourreau et ses aides : « Hâtons-nous, j'en suis fâché, mais on m'attend là-haut. »

Le crime de Louvel fut parfaitement odieux et inutile, le 29 septembre 1820, la duchesse de Berry accouchait d'un fils qui s'appela le duc de Bordeaux, puis le comte de Chambord.

J.-LUCAS-DUBRETON.

Chaque jeudi, vous trouverez à cette page les vies romancées des plus grands aventuriers et criminels. Celles aussi des détectives les plus renommés.



La belle LISON

ANS la salle du conseil de guerre maritime de Toulon, le 22 juin 1908, le capitaine de vaisseau Grosse, président, demanda :

— Accusé ! N'avez-vous rien à ajouter pour votre défense ?

Ullmo se leva et répondit :

— Mon commandant, messieurs les officiers, je vous regarde bien en face. Je suis tombé bien bas, mais si bas que ce soit, je vous jure sur ce costume d'officier que je porte pour la dernière fois, que je n'ai rien livré, absolument rien. Je le jure !

Quatre mois plus tard, le treize juin, le correspondant du *Petit Parisien* à Toulon envoyait à son journal le compte rendu de la dégradation.

« Le gardien chef Boulin, qui avait été chargé de cette mission, entre dans la cellule du prisonnier et lui dit simplement :

« C'est ce matin à 8 heures que vous serez dégradé. Voici vos effets militaires préparés pour la parade.

« Ullmo, ne laissant trahir aucune faiblesse répondit :

« C'est bien, monsieur, je vais m'habiller.

Un mois plus tard, le 8 juillet, le même correspondant télégraphiait le départ de Toulon pour l'île du Diable.

« La lourde porte de la maison d'arrêt tourne sur ses gonds et, cette fois, apparaissent les gardiens entourant le traître...

« Ullmo, le visage très pâle, est vêtu d'un complet gris et coiffé d'un chapeau mou, il a rabattu les bords sur ses yeux. Ses poignets sont croisés l'un sur l'autre et retenus par une chaîne d'acier.

« Il va s'asseoir sur une banquette placée derrière le cocher.

« Je suis le triste équipage à travers la ville. La voiture est découverte, de sorte que le traître a pu respirer librement et pour la dernière fois l'air de Toulon, où son cœur battit si fort pour l'infidèle Lison...

« On a remarqué que le traître avait complètement changé de physiologie. Il est considérablement amaigri et la pâleur extrême du visage a redonné à ce corps chancelant un air de jeunesse : on eut dit un collégien »

\*\*\*

C'est vrai. On ne cesse pas tout à fait d'être un collégien lorsqu'on quitte le Borda pour un vaisseau de guerre. On change à peine d'uniforme... et à peine d'âme. Je connais de vieux marins qui sont de grands adolescents.

Nourri de chastes logarithmes, on joue encore à la « marelle » sur la plage arrière. La robe aperçue de la fenêtre du dortoir ou du hublot de la cabine reste toujours le grand X d'une indéchiffrable équation.

On a des gants blancs, on est invité par Madame l'Amirale ou Madame la Prétête maritime, comme par de grands parents. Il y a des bals à bord et des jeunes filles inconues qui dégustent un sorbet devant la gueule d'un canon-télescope, habillé de fleurs.

Elles sont plus lointaines que les geishas de Yokohama qui vous disent des mièvreries en anglais. Il suffit de faire le tour du monde pour rencontrer des geishas, mais pour trouver une femme, il faut entreprendre le voyage de la vie.

Le cœur des marins maladroits résiste mieux au roulis qu'à la valse...

Le canot illuminé de lanternes vénitienes emporte la demoiselle au sorbet ; on rentre dans la « chambre » on s'étend sur le lit-armoire. Et l'enseigne, blasé sur les cyclones du large surprend son cœur malade en rade de Toulon.

Alors, il y a dans tous les cafés du quai Cronstadt ou du quai de la Seyne, des Bando-laises brunes, des filles de Tamaris aux joues mates. D'autres sont venues des Lecques, de La Seyne, de Sanary, de Fréjus... Elles sont naïves et cyniques et parlent d'amour avec l'accent du Var.

Leur destin est fragile : celle-ci attend devant la table un convive dont elle ignore le visage et qui ne viendra peut-être pas ; celle-là vient d'acquérir un mobilier neuf pour sa villa des Sablettes. Les « petites alliées » s'ins-

## Notre grand Referendum-Concours

# III. — ULLMO

par Louis ROUBAUD

tallent bourgeoisement dans leur bonheur provisoire... et leur marin s'en va.

— En Orient ?

— Non, à Brest...

— Tu vas te marier ?

Ils partent... Elles restent.

Parfois, ils restent et elles partent : c'est le jeu !

Grands collégiens à doubles galons d'or, restez dans vos îles de fer et ne venez par rêver le soir sur les quais de la Darse Vieille, si vous avez le cœur malade.

\*\*\*

Lison !

Un vaste chapeau noir en équilibre, des cheveux copieux rassemblés en chignon au-dessus de la nuque, un corsage à col droit, une taille de guêpe. Elle avait aussi des lèvres roses qu'elle dédaignait d'aviver, des yeux où l'on pouvait se voir comme dans un objectif.

Elle dînait avec des amis et tendit la main.

— Enchantée. !

« Je m'adresse à vous avant l'étranger, je vous livrerai le cliché unique, négatif, que je possède.

« Je veux 150.000 francs. Si le prix vous semble fort, proposez votre dernier prix. Insérez à la petite correspondance du *Journal*, le plus tôt possible, la note suivante : « Paul à Pierre, accepte prix demandé ou tel prix. »

La Sûreté Générale répondit. Un mois plus tard, rendez-vous était donné dans les gorges d'Ollioules.

Le commissaire Sulzbach prenait Ullmo comme un enfant.

\*\*\*

Quand j'ai visité le Diable, il n'y était plus. Il avait séjourné quinze ans dans l'île des traîtres. On venait de le transférer sur la « Grande Terre » à Cayenne. M. Baudin de la maison Tanon, l'employait comme comptable dans la journée ; à la nuit tombante, il redevait prisonnier.



Ullmo écoutant la sentence le condamnant au bagne.

Ce n'était pas une femme fatale. Elle jouait simplement sa partie contre l'ingrat présumé. Si elle conservait en main les atouts de l'ingratitude... tant pis pour Lui !

Ils ont connu des matinées bleues sur la promenade de Cannes et dans les piédes des îles de Lérins ; Elle a eu des colliers, des pendants et des bagues. Il a savouré des regards envieux à Genève, dans les hôtels au bord du lac, à Monte-Carlo devant le tapis du Casino, à San Remo...

L'opium leur faisait croire à leurs rêves.

C'est une longue histoire de trois ans. Le temps d'épuiser un héritage paternel : 70.000 francs or.

On dit :

— C'est fini ! Je suis un lâche, je vais revivre !

Mais, il suffit d'une pipe...

La solde des enseignes était de 150 francs par mois.

La belle Lison avec ses ongles longs et vernis n'épluchait jamais les légumes du pot au feu ! Deux ruptures. Deux retours. Il fallait de l'argent. Il y avait des notes... des notes...

Il disait encore :

« Je vais aviser. Oui, à la fin du mois... lundi prochain... demain ! »

Il commandait par intérim le torpilleur *Carabine*. Son camarade lui avait donné les clefs du coffre où se trouvaient les instructions secrètes...

Le 9 septembre 1907, il tape à la machine du bord, une lettre anonyme adressée à Monsieur Thomson, Ministre de la Marine.

« Je possède un cliché des documents suivants :

« 1° Code secret et instructions ;

« 2° Signaux de reconnaissance, tableaux et mots secrets ;

« 3° Chenaux de sécurité des cinq ports.

Le gouverneur lui donna l'ordre de venir chez moi.

C'est un homme effacé. On ne l'aperçoit pas. Ceux qui travaillent avec lui ne doivent pas le reconnaître. Il peut être là en face de vous, sans que vous songiez même à le regarder. Il est correct et étrié, maigre et propre. Il n'a ni rang ni âge : Un employé... avec un visage de série.

Il attend.

Son silence est un reproche modeste.

Il s'est soumis à ma curiosité et il ne sollicite rien... que mon indifférence. Il me semble que j'ai commis une indiscretion, comme d'avoir parlé trop haut dans la chambre d'un malade, ou d'avoir regardé trop longtemps dans la rue un passant défiguré qui cachait son nez dans un foulard.

Vraiment je ne sais pas où commencer... et je commence mal, en reprenant après vingt ans, la plaidoirie de M<sup>e</sup> Antony Aubin :

« L'opium, la femme... vous aviez vingt ans... »

— Non, vingt-quatre !...

Je veux restituer à son acte les maladroites, les puérilités qui l'atténuent, un voleur de documents d'Etat qui veut vendre à l'Etat intéressé les pièces dérobées... c'est courir au-devant du commissaire ! Je m'égare jusqu'à diminuer son crime. Il a un sursaut :

— Oh !... pourtant !

S'il n'en dit pas plus, c'est qu'il aurait vraiment mauvaise grâce, lui, à s'indigner. Mais ses yeux se sont éclairés d'un étonnement. Il a pris une attitude de défense triste, son regard me reproche :

« Vous me méprisez plus encore que je ne suis méprisable, si vous m'estimez incapable de me juger ! »

Il semble ajouter :



ULLMO

« Ne vous croyez pas astreint à une pitié de convention, froide comme une politesse ; vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, mais vous êtes venu de Paris à Cayenne pour voir le Bagne... Il y a toujours dans un muséum quelque monstre rare qui doit avoir été vu. Ici, il y a Ullmo. Eh bien ! Voici Ullmo !

Il résume tout cela en une phrase :

— Je désire qu'on ne s'occupe pas de moi.

\*\*\*

Il ne m'a rien confié, pas même le nom d'une fiancée mystique qu'il n'a jamais vue et à qui il écrit de longues lettres.

Cette jeune fille, spontanément est venue vers moi en France et m'a communiqué les confessions de son ami :

J'ai tourné des pages de fine écriture :

*Île du Diable* 8 juillet 1918. (Dixième anniversaire de mon départ de Toulon pour le Diable).

...Il est 9 heures. Sous la lampe, une statuette blanche de Marie, qui est toujours là quand j'écris. C'est elle qui dicte. Elle a une petite tache violette sur sa jupe — *Mater Admirabilis* ! — je l'appelle la Vierge à la Tache...

Il y a dix ans, au moment de quitter Toulon, j'ai reçu toutes sortes de lettres peu bienveillantes.

Un livre m'a été envoyé, qu'on hésitait à me remettre à cause de son titre. (L'ironie paraissait dure) : *De Profundis* !

Mais c'était un envoi portant en titre ces mots : « Celui qui dans un grand malheur sait tenir la tête haute » et des fleurs séchées.

Je n'ai jamais su qui m'a envoyé ce livre ; j'ai cru reconnaître l'écriture d'un ancien camarade...

Je l'ai gardé et je l'ai lu...

Quand j'étais prêt de mourir, je l'ai donné à celui qui me soignait, il me l'avait demandé en souvenir. Le pauvre homme venait de réciter sur ma demande, la prière des agonisants et il était si ému qu'il ne savait plus où était le livre... On avait préparé discrètement le cimetière de l'île, qui n'avait encore jamais servi.

La statuette blanche tachée d'encre violette — La Vierge à la Tache — est là devant lui à côté de la lampe. Ullmo écrit sur un cahier d'école.

Peut-être existe-t-il un lien entre la chaste inconnue qui goûtait un sorbet un soir de fête sur un vaisseau amiral, la Toulonnaise au grand chapeau de velours, les filles brunes de la Darse Vieille et cette vierge de plâtre qui, par le miracle d'un encier renversé n'est plus immaculée.

Entre lui et la France, il y a maintenant un Atlantique. Mais on peut être seul à 10.000 kilomètres du quai Cronstadt et rêver des lieux autrefois familiers. Les vitrines des restaurants s'illuminent. Des hommes en uniforme, des camarades du Borda, des amis de Lison parcourant encore les journaux où s'étale un portrait entre deux gendarmes.

Il y en a qui disent :

— C'est bien fait... il était trop fier !

Et d'autres :

— Pauvre garçon !

Il voudrait ne plus vivre qu'en esprit :

Pour que le cerveau fonctionne bien, j'étais arrivé, pendant une époque où j'avais besoin de toute mon intelligence, à ne manger que 250 grammes de pain par jour et à ne boire qu'un verre d'eau. J'étais parvenu à ne dormir que trois ou quatre heures.

Les mois depuis le 15 août jusqu'à décembre ont été hors du monde. Du 26 octobre au 19 novembre, j'ai été dans le quasi-coma (poids 30 à 32 kilos). Pleine connaissance mais comaphysique absolu. Je mettais quelquefois deux heures pour tourner de l'autre côté de mon lit. Et pendant plus de six semaines, je n'avais pas la force de remonter ma montre.

J'ai passé là les jours les plus intéressants de ma vie.

## Jeudi prochain : III. — BOUGRAT

Lire page 15, le Règlement du Concours

Il y a dans ce cahier quelques rares fenêtres ouvertes... Encore Ullmo n'est-il rappelé au monde que par une douleur.

J'ai appris par ce courrier, la mort de ma sœur. J'avais renoué un peu avec elle depuis un an, dans la mesure, faible, où le lui permettait sa fille qui a horreur de sa parenté avec moi.

Je suis navré qu'aucun proche ne m'ait écrit. Elle m'aimait.

Je tourne les pages.

L'arrêté du Gouverneur vient de lui être communiqué. Il va sortir du Diable, être transféré à Cayenne.

Il écrit :

J'ai la gorge sèche.

Je tourne. Le journal est maintenant daté de Cayenne et il évoque l'ancienne case solitaire.

Je n'ai pas quitté l'île sans tristesse, sans savoir que je n'allais pas à la joie, mais à une longue patience... Je ne crois pas du tout que ce soit guérissable autrement que par la mort.

Il se trompe peut-être, et ce cri lui échappe : Ecouterai-je du Franck avec vous ?... Ce serait une rude revanche de la vie !

...

Ullmo m'a quitté sans m'avoir rien révélé de lui.

Au cours de mon séjour à Cayenne je ne l'ai plus rencontré.

En partant, il m'a répété :

— Ne publiez rien sur moi !

Et il m'a demandé d'avoir pitié non pas de lui, mais de son nom dont il n'est pas le seul à porter le poids.

Aujourd'hui, pour écrire l'article de *Détective*, j'ai cherché dans mes tiroirs de vieux journaux de 1908 où sont les récits de l'arrestation, du procès, de la parade... Je ne retrouve plus certaine coupure que j'avais mise de côté pour la copier. C'est un passage de la plaidoirie de M<sup>e</sup> Antony Aubin qui commentait le cri de l'accusé !

— Je suis tombé bien bas, mais si bas que ce soit, je vous jure, sur ce costume d'officier que je porte pour la dernière fois, que je n'ai rien livré !

En effet, le *Crime n'a pas été commis*. Il n'y a pas eu de victime. Le procès a été établi qu'aucun document n'avait été même proposé à l'étranger.

Des meurtriers sont redevenus libres.

Ullmo n'a pas une goutte de sang à effacer de ses doigts... Et il expie depuis vingt ans.

Il expie... ! Est-ce bien lui ?

En fouillant dans mes cartons, j'ai fait tomber d'un autre dossier une vieille photo jaunie. Elle m'a distrait, je l'ai regardée, et je me suis étonné :

— Qui est-ce ?

Soudain, je me suis souvenu :

— Tiens... mais c'est moi !

Il y a vingt ans je crois... Ce jeune homme ne me ressemble plus. Il n'a plus ni mes vêtements, ni ma figure, ni mon cœur.

N'ai-je pas éprouvé une semblable impression à Cayenne devant cet homme courbé, vieilli qui m'écoutait avec gêne, lorsque je voulais pardonner un crime qu'il n'excusait pas.

Je lui parlais peut-être d'un autre. Le temps qui efface les traits du visage conserverait-il nos fautes ?

Au bout de vingt ans, il me semble que le châtement se trompe. Le coupable n'est plus là. Il est mort vingt fois, comme mon image.

Louis ROUBAUD.

BON N° 2

CONCOURS  
DE DÉTECTIVE

Un nouveau chef-d'œuvre  
des  
romans d'aventures

LA PROIE DE L'HOMME

par  
ALBERT-JEAN



Librairie Gallimard - 8 francs

## DÉTECTIVE - CINÉMA

Un chef-d'œuvre du genre policier

Club 73



Ses complices l'attendent dans l'auto, au coin d'une rue.

D'après le scénario de Howard Estabrook, mis en scène par Irving Cummings avec Edmund Lowe, Mary Astor, Ben Bard, etc.

Barry, chef d'une bande de cambrioleurs, revient après une « affaire » au restaurant de nuit, le Club 73. Devant la porte du club, une jeune fille l'accoste et lui demande d'acheter un sac qu'elle a volé il y a quelque temps.

La jeune fille lui plaît, il l'emmène dans le Club et lui présente ses complices, décidé à faire d'elle une collaboratrice. Au cours de la soirée, un détective vient interroger quelques-uns des membres du club qu'il tient depuis longtemps pour les auteurs de certains crimes sans avoir jamais eu assez de preuves pour les arrêter. Barry surtout lui semble à juste titre suspect, mais celui-ci s'en tire facilement, sachant qu'il n'y a aucune preuve contre lui et il s'en va avec la jeune fille.

Les autres ont remarqué qu'un garçon a passé un papier au détective. Le patron du club fait venir l'espion dans le bureau ; là, on le tue, tandis qu'en bas l'orchestre, avec un bruit infernal, empêche d'entendre le coup de revolver.

Ils descendent ensuite le cadavre de manière qu'on puisse croire qu'il est ivre, et pour détourner l'attention d'un agent de police, ils mettent une cigarette dans la bouche du mort.

Un taxi le transporte vite dans un lieu, où l'on se débarrasse de lui.

Barry est entre temps rentré chez lui avec la jeune fille et prépare tout pour une nuit de noces pas trop légitimes. Mais elle, Jeanne (c'est tout ce qu'il sait d'elle) s'enferme dans une chambre.

Le lendemain, il la fait installer dans un luxueux appartement. En vain essaye-t-il de la conquérir. Elle qui sait admirablement

jouer avec le feu sans s'y laisser prendre, lui échappe toujours.

Une nouvelle « affaire » est combinée, où Jeanne doit jouer la cliente dans un magasin de fourrures. Tout est bien préparé, quand, au dernier moment, Jeanne avertit la propriétaire de la boutique qu'on veut la voler. Le coup est raté et les cambrioleurs réussissent miraculeusement à ne pas tomber dans les mains de la police.

Barry, prévenu que Jeanne a fait échouer le plan, se précipite chez elle pour se venger. Mais elle lui avoue la raison pour laquelle elle était allée à lui. Son fiancé a été accusé d'un vol d'actions dont la bande de Barry a été l'auteur. Ce grand amour courageux décide Barry à rendre les actions en question à Jeanne. Il la fait partir seule, craignant qu'il lui arrive malheur de la part de ses compagnons s'il fuyait avec elle.

Ses craintes étaient fondées. Ses complices outrés de sa lâcheté, l'attendent dans une auto au coin de la rue et tirent sur lui. Il tombe mort dans le ruisseau.

Irving Cummings a mis en scène « Club 73 » d'une façon admirable. Il y a certaines scènes d'une force angoissante, d'un rythme puissant qui vous font haïler ; la continuité du film, sauf un peu avant la fin, est parfaite. C'est du vrai cinéma et le metteur en scène a su diriger les acteurs, qui sont tous extraordinaires de vérité et de caractère, avec cette sûreté de métier qui est si appréciable parce qu'elle n'insiste pas, créant ainsi un ensemble d'une homogénéité étonnante.

Edmund Lowe a beaucoup d'allure dans le rôle du chef et son jeu, avec un minimum de gestes atteint à une grande émotion. Mary Astor est jolie et sensible. Dans les scènes d'amour elle joue « l'allumeuse » avec une intelligence bien agréable.

Par intérim : Jean LENAUER.



Jeanne (Mary Astor) avait fait échouer le plan.

Avec le sourire...

Beby, roi des clowns,  
est mauvais détective

— Monsieur Beby ?  
La concierge du Cirque de Paris est albinos. Elle n'ose pas mettre les yeux dehors.  
C'est de l'intérieur d'une pièce sombre qu'elle répond :

— Au fond, sous l'escalier de fer, entrée des artistes, vous verrez.

Le jour, un cirque est plein de ténèbres, plein de dangers.

J'ai trébuché contre des choses mystérieuses ; j'avancais lentement, pas à pas, comme un aveugle. Trois hommes parlaient dans le lointain (un cirque est immense dans l'obscurité). Ils parlaient fort, gaiement, avec un puissant accent du midi. J'ai hurlé : « Monsieur Beby » — Plus loin, là-bas, où il y a de la lumière.

De la lumière ! Ces méridionaux, tout de même...

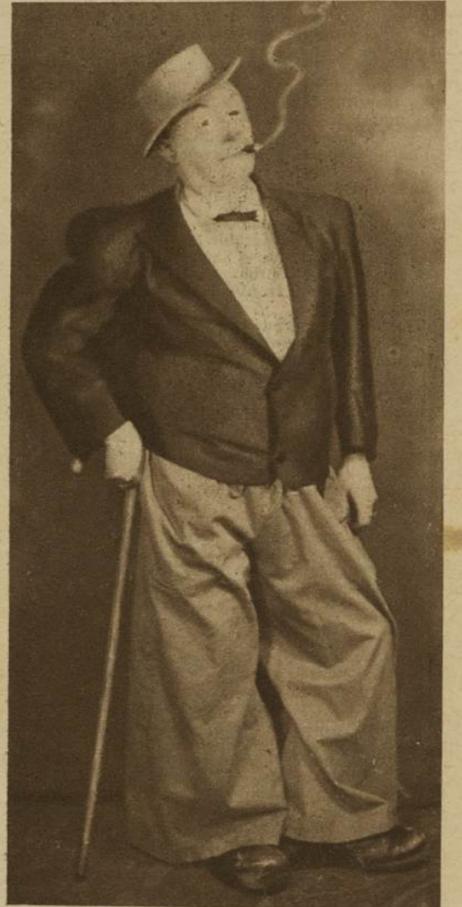
Un mince rayon coupait le plancher. C'était là. *Détective* ? Vous venez de la part de *Détective*. — J'ai été moi aussi détective.

— Mais je ne suis pas détective, Beby, je suis journaliste et puis vous n'avez jamais été détective. Vous êtes clown, enfant de clown ? Quand donc serez-vous sérieux ?

— Je le suis. Je suis sérieux, et j'ai été détective ; entendez-vous.

— Pardieu, si j'entendais. Avec des épaules et des poings comme ceux de Beby, il n'est sourd comme pot qui n'eût entendu.

Racontez-moi ça, Beby, sans vous fâcher.



Ça m'est venu... une nuit que j'étais saoul, à Marseille. Ce n'est pas que l'ivresse confère des capacités spéciales d'intuition, de déduction, de coup d'œil. Non ! mais étant ivre, on a affaire aux détectives.

— Aux flics, Beby, aux flics, n'exagérons rien. Qu'est-ce que vous voulez, flics, commissaires, bourgeois, pour moi, ce sont des détectives.

— J'eus donc affaire aux détectives. Ils m'emmenèrent au poste et pour me désaouler me passèrent à tabac. Mais sérieusement, hein ! Vous n'avez jamais été passé à tabac ?

— Si Beby, tous les journalistes ont été passés à tabac.

— Bon ! Ça me fait plaisir. De ce moment, j'ai compris qu'il était plus agréable de passer à tabac que d'être passé à tabac et j'ai fait ma demande d'agent. J'ai été admis. Eh bien ! croyez-moi si vous voulez, mais ça n'est pas facile d'être agent ; ça n'est pas facile de dresser des contraventions.

Au bout d'un mois, le commissaire me fit appeler. Alors, quoi, pas la plus petite contravention ? pas la moindre auto en faute ? pas le moindre poivrot ? Ça ne peut pas durer.

Je saluai, talons joints et je fis demi-tour. J'étais bien embarrassé. Qu'est-ce que vous voulez, les poivrots me sont sympathiques !

J'eus la chance de tomber sur un automobiliste dont les phares n'étaient pas allumés, à minuit. Je l'arrêtai. — Votre nom ?

— Stéfano Mitchilovkoff Tjevèbenski...

— Hein !

— Stéfano...

— Bon ! bon ! Allez et ne recommencez plus. Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur, c'était bien ma veine je ne pouvais pas dresser contravention ; je ne savais pas écrire ce nom terrible.

Beby m'a raconté encore deux histoires de ce tonneau-là, du temps qu'il était « détective ».

Puis à la fin, comme je lui disais : « En effet, Beby, vous avez bien fait de quitter ce métier pour être clown ; vous n'aviez pas la vocation » il cligna de l'œil et laissa tomber :

— Je n'ai rien quitté du tout ; rassurez-vous ; j'étais détective, mais c'était dans un sketch.

Marius LARIQUE.

Un moderne Sherlock-Holmes: Vance, expert en crimes

# LA SÉRIE SANGLANTE

Grand Roman policier inédit, par S. S. VAN DYNE

Traduit et adapté de l'anglais par S. Mandel et R. Duchateau. (Suite)

## RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Dans un vieux hôtel new-yorkais, l'hôtel Greene, en 3 jours, 3 attentats se sont succédés. Julia Greene, puis son frère Chester ont été tués. Leur sœur d'adoption Ada a été grièvement blessée. Le riche amateur Philo Vance, ami personnel de l'atmosphère Markham, mène l'enquête avec le policier Heath. Tous les familiers de la maison sont capables d'avoir commis le crime : la vieille madame Greene, une hargneuse paralytique, son fils cadet, un rachitique d'une intelligence maladroite, la cynique Sibella Greene, l'inquiétant médecin de la famille, le Dr Von Blon, et les domestiques eux-mêmes ont une attitude des plus suspectes. Toutefois l'enquête sur le meurtre de Chester paraît ne donner aucun résultat précis. Vance est en train de procéder à l'interrogatoire de la vieille Madame Greene.

## CHAPITRE XI (suite)

« Je suis une femme vieille et infirme et je mérite quelques égards. Sa face se rembrunit et sa voix devint rauque :

« Vous n'avez aucun droit de venir ici bouleverser ma maison et me déranger d'une façon aussi outrageuse !

Depuis que tout ce chambard a commencé, je n'ai pas eu un seul instant de paix, et mon dos me fait souffrir au point que je ne peux à peine respirer.

Elle fit quelques inspirations et un éclair d'indignation passa dans ses yeux.

« Je n'espère pas de traitement meilleur de la part de mes enfants, ils sont durs et inconsidérés. Mais un étranger comme vous, M. Markham : quelle raison auriez-vous de me torturer avec toutes ces émotions ? C'est atroce, inhumain !

« Je suis désolé, répondit gravement Markham, que la présence dans votre maison des agents de la loi, semble vous importuner, mais il ne me reste aucune alternative. Quand un crime a été commis, il est de mon devoir de faire procéder aux recherches, en usant de tous les moyens à ma disposition pour remettre le coupable entre les mains de la justice.

« La justice ! La vieille dame répéta ce mot d'un air courroucé. Justice a déjà été faite. J'ai été vengée du traitement qui m'a été infligé pendant toutes ces longues années que j'ai passées couchée ici, impuissante...

Il y avait quelque chose d'effrayant dans la haine féroce et implacable que cette femme avait vouée à ses enfants, et dans la froide satisfaction qu'elle semblait éprouver du fait que deux d'entre eux avaient trouvé leur châtiment dans la mort. Markham, visiblement indigné et gêné s'empressa de prendre congé de la vieille dame.

Sa voix geignante et grincheuse nous suivait encore pendant que nous nous sauvions.

Nous n'avions plus rien à faire dans l'hôtel Greene dont la sinistre atmosphère nous pesait chaque instant davantage. Quelques instants après nous nous empressâmes de le quitter.

## CHAPITRE XII

### Une promenade en auto

La préfecture de police mena dans les jours qui suivirent une enquête minutieuse, conforme à ses meilleures traditions. Je dois dire qu'elle n'apporta aucun résultat. Les fréquentations des domestiques, soigneusement étudiées parurent irréprochables ; ils vivaient d'ailleurs très retirés et ne voyaient que peu de monde. — L'expertise des balles n'apporta rien de neuf pas plus qu'un examen minutieux de l'hôtel par un expert réputé. Les traces des gâloches trouvées le jour de la mort de Chester ne pouvaient provenir d'aucun autre familier de la maison autre que de la victime. Ni l'autopsie des cadavres, ni une enquête dans le voisinage sur les deux nuits du crime, ni le relevé des empreintes digitales de toute la maisonnée — y compris le Dr. Von Blon — n'apportèrent de résultat. Enfin malgré des recherches effectuées dans tout l'hôtel par des spécialistes, on ne découvrit pas le revolver de Chester qui apparaissait tous les jours d'avantage comme l'arme du crime. La maison avait été pourtant fouillée de fond en comble, sauf toutefois la bibliothèque de feu Tobias Greene que sa veuve laissait fermée depuis plus de 12 ans et dont elle nous refusa catégoriquement l'entrée avec un entêtement qu'on ne put vaincre. Comme la porte était visiblement intacte et que la vieille dame en gardait la clef dans sa chambre depuis dix ans, on ne jugea pas utile de contrarier la malade sur ce point.

La presse s'était jetée sur l'affaire Green avec une exceptionnelle fureur...

Des colonnes entières furent consacrées à l'histoire intime de la famille, on éplucha leurs archives généalogiques pour y découvrir quelque détail sensationnel ou poulx. On ne laissa dans l'ombre rien du passé du vieux Tobias Greene, et les anecdotes de sa jeunesse coururent les rues. Ces histoires à grand effet étaient accompagnées de portraits des membres de la famille Greene et l'hôtel Greene lui-même, photographié sur toutes ses faces, servit plus d'une fois à illustrer les comptes rendus flamboyants des crimes qui y avaient été perpétrés.

L'histoire du massacre des Greene se répandit à travers tout le pays. La presse européenne elle-même lui consacra une place considérable. La tragédie, à laquelle le rang social élevé de ses protagonistes et l'histoire romanesque de leurs ancêtres prêtaient un éclat tout spécial, exerçait un attrait irrésistible sur la morbidité et le snobisme du public.

La police et le cabinet de l'Attorney de District étaient littéralement assiégés par les représentants de la presse ; aussi bien Markham que Heath étaient en proie au plus cruel découragement devant l'inefficacité de tous leurs efforts pour s'emparer du criminel.

Vance, cependant, n'était pas resté inactif durant ces quinze jours.

Il n'avait cessé d'affirmer que l'hôtel Greene lui-même détenait le secret des crimes qui y avaient été commis, et sa conviction était telle, qu'il résolut d'y faire quelques visites sans Markham.

Il vint le lendemain de l'enterrement des victimes à l'Hôtel Greene. Sibella nous reçut avec enjouement et ne déguisa pas sa sympathie. Vance en profita pour revenir les jours suivants. Nous fîmes ainsi cinq ou six visites à l'hôtel sans qu'elles ne parussent faire avancer d'un pas l'enquête. Vance ne faisait d'ailleurs jamais aucune allusion au crime et je pensai un instant qu'il était épris de Sibella. Mais je rejettai aussitôt cette invraisemblable hypothèse.

Vance se lia un peu avec tous les familiers de la maison. Il réussit à s'introduire — ce qui me

paraissait invraisemblable dans les bonnes grâces de Rex et de la vieille Mrs Greene — Ada, que nous vîmes deux fois paraître un peu farouche. Quant à Von Blon il se montra d'une grande amabilité et profitant d'un jour de beau temps il nous fit faire en compagnie d'Ada et de Sibella une promenade aux environs de New-York. Je note quelques détails de cette promenade qui insignifiants en apparence priront par la suite une importance formidable et empêchèrent la tragédie de Green d'atteindre à un effroyable degré d'horreur en aidant à la découverte du criminel.

Après un parcours moyen nous étions parvenus à un endroit très sauvage et horriblement escarpé. Le long de la route s'ouvrait un terrible ravin qui tombait à pic sur l'Hudson. La solitude était complète. Von Blon arrêta sa Daimler et nous mîmes pied à terre pour mieux contempler le magnifique spectacle qui se déroulait à nos pieds.

Nous restâmes quelques instants immobiles en admiration devant cette vue unique. Puis Sibella parla. Elle avait l'air de plaisanter, mais une curieuse note de défi dans sa voix démentait le ton blagueur qu'elle avait adopté.

« Quel endroit épâtant pour un meurtre ! s'exclama-t-elle et se penchant en avant, les yeux fixés à ses pieds sur la descente rapide. A quoi bon courir les risques des armes à feu, quand il suffit de faire faire à sa victime une promenade

Mais il remit cette visite à plus tard et se rendit sans tarder à l'invitation de l'Attorney de district ; en moins d'une demi-heure nous nous trouvâmes dans son bureau.

« Ada Greene m'a téléphoné ce matin pour me prier de la recevoir le plus tôt possible, expliqua Markham.

« Je lui ai offert de lui envoyer Heath et de l'y rejoindre moi-même plus tard, si c'était nécessaire. Mais elle semblait tenir tout particulièrement à ce que je n'en fasse rien. Elle a insisté pour venir ici en disant qu'il s'agissait d'une question dont elle parlerait avec plus d'aisance loin de sa maison. Comme elle me paraissait bouleversée, je lui ai donc dit de venir tout de suite. Je vous ai immédiatement avisé et j'ai prévenu Heath.

Vance prit un siège et alluma une cigarette. « Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle saisisse toute occasion qui se présente à elle pour secouer l'atmosphère qui l'environne. Et puis, Markham, j'en suis venu à la conclusion que cette petite sait quelque chose qui pourrait avoir une importance essentielle pour notre enquête. Il n'y aurait rien d'impossible, voyez-vous, à ce qu'elle soit maintenant arrivée à un point où il ne lui est plus loisible de garder un secret, et qu'elle soit, par conséquent, prête à nous confier tout ce qu'elle a dans la tête.

Dix minutes après, Ada Greene était introduite dans le bureau. Bien que sa pâleur l'eût abandonnée, et qu'elle ne portât plus son bras en écharpe, elle donnait encore une impression de faiblesse. Mais il ne restait plus rien dans son attitude des hésitations et réticences qui l'avaient jusque là caractérisée.

Elle s'assit devant le bureau de Markham. La lumière vive du soleil lui faisait froncer les sourcils et elle paraissait chercher les premiers mots de sa déposition.



(Illustration de Radis)

Reprenant le récepteur, Markham redemanda à Swacker de le relier à l'hôtel Greene

jusqu'à ce délicieux petit écueil, sauter hors de la voiture et laisser la machine et tout le reste — dégringoler dans le précipice ? Il y aurait simplement un accident d'auto de plus — et l'on n'y verrait que du feu !... — Réellement, j'ai envie de me lancer d'une façon sérieuse dans le crime.

Un frisson secoua le corps d'Ada et je la vis pâlir. Je fus frappé par l'exceptionnelle sécheresse de cœur et le manque d'égards dont Sibella venait de faire preuve, étant donnée la terrible expérience récemment éprouvée par sa sœur. La cruauté de ses paroles avait sans nul doute produit la même impression pénible sur le docteur, car il se retourna vers elle avec un regard consterné.

Le silence tendu et embarrassé qui avait suivi ces paroles fut rompu par Vance qui remarqua légèrement, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur Ada :

« Nous nous refusons cependant à nous alarmer, Miss Greene. Car nul, voyez-vous, ne saurait sérieusement considérer la possibilité d'une carrière criminelle par un jour aussi parfaitement radieux.

Von Blon gardait le silence, mais ses yeux pleins de reproche ne quittaient pas le visage de Sibella. « Oh, rentrons ! s'écria Ada d'une voix lamentable en se blottissant sous la couverture, comme si l'air était brusquement devenu plus froid.

Sans un mot, Von Blon fit faire demi-tour à sa machine, et un moment après nous étions de nouveau en route pour la ville.

## CHAPITRE XIII

### Le Troisième Drame

Deux jours après, le mardi 30 novembre, Markham téléphona à Vance peu après 10 heures, en le priant de se rendre immédiatement à son bureau. Vance s'appretait à aller voir une exposition de sculpture nègre à la Galerie Moderne.

« Oh ! je voudrais tellement que vous le lui demandiez et que vous essayez de savoir, poursuivait-elle, l'air implorant. Je me sentirais... plus en sécurité, si... si... »

Markham acquiesça et lui caressa la tête.

« Nous tâcherons de le faire parler. Mais surtout n'essayez pas de le faire à la maison, fit-elle promptement. On y est environné de mondes, de choses... et Rex aurait trop peur. Demandez-lui de venir ici, M. Markham. Tirez-le de cette ambiance odieuse, faites-le venir dans un endroit où il lui sera possible de parler sans avoir à craindre d'être espionné. Rex est chez lui en ce moment. Priez-le de venir. Dites-lui que je suis ici, également. Je pourrai peut-être vous aider à le raisonner... Oh ! faites-le pour moi, M. Markham !... »

Markham jeta un coup d'œil sur sa montre et parcourut son carnet de rendez-vous. Je ne doutais pas qu'il fut, non moins qu'Ada, anxieux d'avoir Rex sur la sellette pour l'interroger ; après une brève hésitation, il saisit le récepteur du téléphone et chargea Swacker de le relier à l'Hôtel Greene. D'après les bribes de conversations que je pus entendre, je compris qu'il avait beaucoup de difficulté à persuader Rex à le rejoindre au bureau ; il n'y réussit qu'après avoir eu recours à une menace voilée d'action légale.

« Il craint manifestement quelque guet-apens ! commenta Markham, songeur, en raccrochant le récepteur. Mais il m'a promis de s'habiller et de venir incessamment.

Un regard de soulagement parut dans le visage de la jeune fille.

« Je devrais vous confier autre chose encore, dit-elle avec précipitation, bien que cela puisse n'avoir aucune importance. J'ai ramassé l'autre nuit, dans le fond du vestibule, près de l'escalier, un morceau de papier — on aurait dit un feuillet arraché d'un carnet de notes. Sur cette feuille, j'ai trouvé dessiné le plan de toutes nos chambres à coucher, portant quatre croix faites à l'encre, une sur la chambre de Julia, une autre sur celle de Rex, celle de Chester et la mienne. Et en bas, dans un coin, il y avait quelques signes ou dessins des plus bizarres. L'un figurait un cœur transpercé de trois clous, et l'autre ressemblait à un perroquet. Puis il y avait un dessin qui semblait représenter trois petites pierres avec une ligne tracée au-dessous... »

« Heath se projeta brusquement en avant, son cigare en suspens à mi-chemin de ses lèvres.

« Un perroquet, et trois pierres !... Mais ce sont des signes couramment employés par les escrocs européens.

Vance, lui, semblait se désintéresser de la découverte d'Ada.

« Avez-vous ce papier sur vous, Miss Greene ? » demanda Markham.

La jeune fille parut embarrassée et hocha la tête. Je suis désolée, s'excusa-t-elle. Je ne pensais pas que cela pût avoir de l'importance. Aurais-je dû l'apporter ? »

« L'avez-vous détruit ? » Heath posait la question, avec une excitation extrême.

« Oh, il se trouve en sécurité, je l'ai serré... »

« Ce papier, il nous le faut, M. Markham. Le Sergent s'était levé et s'approchait du bureau de l'Attorney de district. Cela pourrait précisément être le fil conducteur que nous cherchons.

« Puisque vous le désirez si vivement, dit Ada, je peux téléphoner à Rex de l'apporter. Il saura le trouver quand je le lui aurai expliqué.

« C'est ça ! Ça m'évitera une course. Heath s'adressa à Markham. Tâchez de l'avoir au bout du fil avant qu'il ne soit sorti, Monsieur.

Reprenant le récepteur, Markham redemanda à Swacker de le relier à l'hôtel Greene, et lorsqu'au bout d'une courte attente la communication fut établie, il passa le récepteur à Ada.

« Allo, Rex chéri, dit-elle, ne me grondez pas, car il n'y a aucune raison pour vous de vous faire du souci. Mais voilà ce que je veux vous demander, dans notre boîte à lettre privée, vous trouverez une enveloppe cachetée, bleue, vous connaissez mon papier à lettre personnel. Voulez-vous l'en extraire et l'apporter avec vous chez M. Markham. Et que personne ne vous voit retirer cette enveloppe... C'est tout, Rex. Maintenant dépêchez-vous, et nous déjeunerons ensemble en ville.

Rex ne pouvait être là avant une demi-heure et des visiteurs s'impatientsaient dans l'antichambre de Markham. Ada n'avait plus rien à dire.

Pour la distraire et pour laisser Markham libre, nous partîmes à la Bourse toute proche que la jeune fille ne connaissait pas encore.

Nous y étions depuis quelques instants, et Philo Vance était déjà abasourdi par le bruit de la foule. Tandis qu'Ada prenait à ce spectacle un vif intérêt qui n'allait pas sans une grande excitation, lorsqu'à ma grande surprise j'aperçus Heath qui venait à notre rencontre.

« Le Chef veut que vous rentriez de suite au bureau, M. Vance, nous dit-il d'une voix qui n'aurait rien de bon. Il m'a envoyé vous chercher.

Ada le regarda longuement et son visage devint pâle d'appréhension.

Le trajet nous parut interminable. Les rues étaient embouteillées et il se produisit une longue attente devant l'ascenseur même.

Markham se leva à notre rencontre et enveloppa Ada d'un regard de profonde tendresse.

« Il faut que vous vous armiez de courage, Miss Greene, dit-il de sa voix calme et compatissante. Il s'est produit quelque chose d'inopiné et de tragique. Et comme tôt ou tard il faudra bien vous le dire... »

« C'est Rex ! Elle s'affaissa dans un fauteuil en face du bureau.

« Oui, répondit-il avec douceur, c'est Rex. Sproot a téléphoné quelques minutes après votre départ.

« Et il a été assassiné — tout comme Julia et Chester ! »

Ses paroles étaient à peine perceptibles, mais avec elles, une sensation d'horreur envahit le vieux cabinet obscur.

Markham inclina la tête.

« Cinq minutes à peine après votre coup de téléphone, quelqu'un a pénétré dans sa chambre et l'a assassiné.

Un sanglot sec secoua la jeune fille et elle enfouit son visage dans ses bras.

## CHAPITRE XIV

### Des traces sur le tapis

(Le mardi 30 novembre midi)

Markham eût beaucoup de mal à décider Ada à nous accompagner. La jeune fille semblait être complètement terrorisée. De plus, elle se considérait indirectement responsable de la mort de Rex. Mais à la fin elle se laissa tout de même conduire jusqu'à la voiture.

C'est avec deux policiers Burke et Smitkin que Markham avait convoqués par téléphone, que nous nous rendîmes à l'Hôtel Greene. Notre premier soin fut d'interroger les deux agents qui surveillaient les issues. Ils jurèrent n'avoir remarqué personne de suspect, et n'avoir à aucun moment relâché leur surveillance.

(à suivre)

# Dans notre Bibliothèque

## MARION DES NEIGES par Jean Martet. (1)

Un bon roman d'aventures écrit au coin du feu par un fonctionnaire qui a des lettres et qui, derrière ses fenêtres bien closes, rêve d'Alaska en regardant tourbillonner les flocons de neige. Il n'a qu'à étendre la main pour atteindre sur les rayons bien garnis de sa bibliothèque les romans de Mac Orlan, de Jack London, de Curwood, de Louis-Frédéric Rouquette — et *Maria Chapdelaine* — et *Le Pénitencier* de Roger Martin du Gard. Il prend des notes et, grâce à d'habiles recettes, fait des souvenirs de ses lectures une ratatouille qui, mon Dieu, se digère.

On trouve dans ce roman un louable souci de couleur locale avec, parfois, d'étranges défailances qui sont d'autant plus pénibles que l'auteur a un certain don du récit et qu'on ne demande qu'à se laisser prendre. Ainsi, tandis que, de confiance, on s'enfonçait avec le héros de l'aventure sur des solitudes canadiennes, on est obligé de lever le nez et on s'aperçoit avec stupeur qu'on n'a pas quitté Bourg-la-Reine ou Bécon-les-Bruyères. Hélas ! dans le train qui tout à l'heure nous entraînait à belle allure vers le haut de la carte d'Amérique, les wagons sont divisés en compartiments, comme ceux du P. O. ou de l'Etat où nous sommes assis, tournant fiévreusement les pages du livre... L'auteur ne doit guère fréquenter les salles de cinéma. Le premier film américain venu lui aurait appris que ce type de wagon est inconnu outre-Atlantique. Il y a également un Indien peu banal qui avant de mener la rude vie de chercheur d'or dans les forêts du Canada où nous faisons sa connaissance a dû sûrement tenir un petit rôle au Châtelet dans le *Tour du Monde en Quatre-vingt jours*. Il a nom Patrice et tient des propos qui fleurissent le terroir montmartrois. Avant de gagner le Nouveau Monde il a d'ailleurs fait un crochet par l'Océan Indien car il jure par le boomerang (!) comme s'il avait appris en Australie l'usage de cet instrument exotique.

— Par le boomerang ! jura Patrice. *Cet animal là me rendra fou ! Quel singulier travail il fait ! tout ce que vous voudrez, James : ça n'est pas un*

professionnel... Il s'agit comme un gosse et ne sait où donner du nez.

Ces quelques lignes donnent le ton du roman : le Prix Goncourt 1928, disait-on il y a quelques semaines. L'académie Goncourt avait couronné l'année dernière *Jérome 60° Latitude Nord*. Il était logique de penser que quelques degrés de latitude en plus, quelques degrés Fahrenheit en moins, et de la neige en quantité beaucoup plus considérable, assureraient le triomphe du livre de M. Jean Martet.

*Marion des Neiges* se lit d'ailleurs sans ennui, lorsqu'on a pardonné à l'auteur la grosse déception qu'on éprouve en ouvrant le livre, et si l'on s'est résigné à ne pas prendre trop au sérieux les belles histoires qui nous sont racontées.

## VIE DE VIDOCQ par Henry Jagot (1)

Jacques Mourier a raconté dans le premier numéro de *Détective* la vie Aventureuse de Vidocq ; M. Henry Jagot a consacré un volume au célèbre policier, le plus extraordinaire personnage de roman qui ait jamais vécu parmi les hommes. J'imagine que la lecture de ce petit ouvrage doit être décourageante pour un romancier : l'imagination la plus riche est incapable de créer une si prodigieuse variété d'aventures.

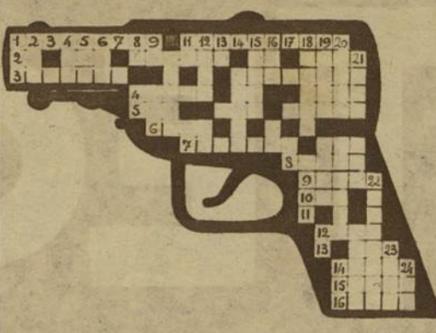
Le mérite de M. Jagot est d'avoir su raconter en 220 pages une vie qui fournirait la matière d'une douzaine de gros volumes. On peut lui reprocher de n'avoir pas délibérément négligé des préoccupations d'apologie morale qui n'étaient guère nécessaires. Il nous importe peu, au fond, de savoir si Vidocq était une fripouille ou s'il fut jeté malgré lui dans les aventures, par un tragique concours de circonstances. Ces aventures sont si extraordinaires, si drôles et parfois si émouvantes qu'elles se passent très bien de tout commentaire.

Tel qu'il est, le livre de M. Jagot a sa place marquée dans toutes les bibliothèques qui ne possèdent pas déjà les *Mémoires de Vidocq*.

Roger GALLOIS

(1) Les Grandes Vies Aventureuses. Berger-Levrault, éditeur.

# DÉTECTIVE - MOTS CROISÉS



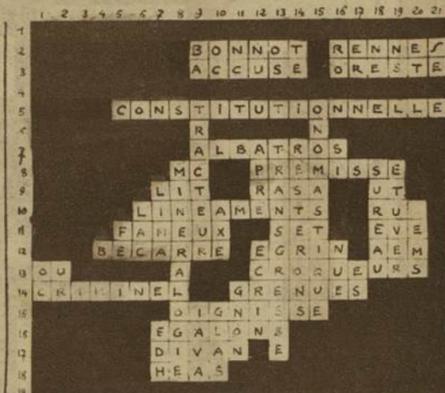
(N° 6)

## HORIZONTALEMENT

- Au 35 rue Madame. — Etat d'Europe.
- Epouse meurtrière. — Démonstratif. — Commencement de rivage.
- Prénom féminin. — Héros de l'Indépendance grecque.
- Viande spécialement préparée. — Pronom. — Moine et historien anglais.
- Morceau de poésie. — Milieu. — Fleurs.
- Une des 5.
- Ecrivain. — Dans les prières liturgiques.
- Petites îles.
- Curé de Paris.
- Possessif.
- Abréviation de mélodrame.
- Pronom.
- Nettoyée.
- Fin des Pyrénées.
- Olseau.

## VERTICALEMENT

- Titre de noblesse.
- Lettre grecque.
- Tête de tige.
- Partie de l'habillement.
- Pareil.
- Se rend. — Note.
- Fin d'infinif. — Personnage de La Série Sanglante.
- Attaches.



(Solution du N° 4)

- Possessif. — Pareil.
- Un des sens. — Initiales d'un helléniste français.
- Initiales d'un littérateur français.
- Savant et homme politique français.
- Lieu de travail.
- Clair. — Ville de Chaldée.
- Du verbe avoir.
- Ville de Prusse. — Prise (plur.).
- Manifestations de joie. — Patrie de Pasteur. — Note.
- Poète latin. — Amaigrissement extrême du corps. — Fatigue.
- Dieux de la Mythologie scandinave. — A l'audace. — Plante.
- Ceci.
- Père de Ramsès II.
- Mystérieux aventurier français.

## Bulletin d'Abonnement

	1 an	6 mois	3 mois
France et Colonies	48. »	25. »	13. »
Etranger tarif A.	65. »	33. »	18. »
Etranger tarif B.	75. »	39. »	21. »

Veillez m'inscrire pour un abonnement de : (1 an, 6 mois, 3 mois).

Nom : .....

Prénoms : .....

Profession : .....

Adresse : .....

Ci-joint mandat ou chèque, montant de l'abonnement : .....

Remplissez ou recopiez ce bulletin et envoyez-le à la :  
**Direction du journal DÉTECTIVE**  
 35, rue Madame, PARIS (6°) Tél. LITTRÉ 32-11  
 Compte Chèque Postal N° 1298-37  
 Votre abonnement partira de la semaine de sa réception.

# Le Grand Referendum-Concours de DÉTECTIVE

## Règlement

- Article Premier.** — DÉTECTIVE vous présente dix hommes, dix forçats et ouvre devant vous leur dossier.
- Article Deuxième.** — Lorsque la défense du dernier d'entre eux aura été publiée, vous aurez à répondre à la question suivante :  
 Si vous aviez le droit de grâce, auquel d'entre ces dix forçats l'octroyeriez-vous ?  
 Les gagnants seront ceux qui auront désigné le nom ayant obtenu la majorité des suffrages.
- Article Troisième.** — Pour éviter les *ex-aequo*, les concurrents devront répondre aux questions suivantes qui serviront à les départager :  
 1° Quelle sera la liste-type des dix forçats désignés par les suffrages ?  
 2° Combien de voix d'écart séparera le premier du second.
- Article Quatrième.** — Ce questionnaire rempli, vous l'enverrez sous pli cacheté, en y joignant les dix bons du Concours découpés dans DÉTECTIVE à partir du n° 7 jusqu'au n° 16.
- Article Cinquième.** — Les enveloppes contenant les réponses devront nous être parvenues avant le 28 février, à DÉTECTIVE, 35, rue Madame (6°), et devront porter la mention "Concours".
- Article Sixième.** — Les résultats du Concours seront publiés dans DÉTECTIVE entre le 1<sup>er</sup> et le 30 Avril 1929.

## PRIX

Nous donnerons prochainement la liste complète des nombreux prix affectés à ce concours.  
 Nous rappelons que le concurrent classé premier recevra

**30.000 FRANCS EN ESPÈCES**

**LISEZ**

## Les Chefs-d'Œuvre du Roman d'Aventures

**c'est la plus captivante lecture**

**la Collection que chacun doit posséder**

GASTON LEROUX  
La Farouche Aventure

JEAN D'HOUREC  
La Fille au Masque pourpre

RENÉ GIRARDET  
L'Étrange  
Monsieur de Lorgemont

KRIJANOVSKAIA  
L'Elixir de longue vie

G. G. TOUDOUZE  
L'Homme qui volait le Gulf-Stream

G. G. TOUDOUZE  
L'Éveilleur de Volcans

A. W. MASON  
Le Reflet dans la Nuit

C. A. GONNET  
Sur la Piste blanche

JEAN FOURNIER  
Iggins & C° détectives

HENRI CLÉRY  
Nailé Hanoum, capitaine turque

GUSTAVE LE ROUGE  
Le Secret de la Marquise

GUSTAVE LE ROUGE  
Une Mission Secrète

**une fois commencée, cette lecture ne vous laissera ni repos, ni trêve**

**LIBRAIRIE GALLIMARD**  
Chaque volume, sous couverture illustrée 8 fr.

**EN VENTE PARTOUT**

# DÉTECTIVE

*Le grand hebdomadaire des faits-divers*

## Le Commissaire sur la paille...



(Photo Mougins).

**M. Guibbal cherche dans la paille de la ferme de Courrelyls, les indices qui lui permettront de trouver la trace des "bouchers" de Valensole.**

**(Lire, page 3, le récit de notre envoyé spécial)**